N° 246 1er Avril 1940

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Victoire du Christ

In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.
(Joan., xvi, 33.)

Dans le monde vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

C'est surtout sur la Croix que Jésus a remporté la victoire sur le péché, sur le démon et sur la mort, bien que la manifestation sensible de ce triomphe n'ait eu lieu qu'avec sa résurrection.

Bien que le mal existe encore dans le monde, le Sauveur a déjà remporté la victoire, et il nous reste seulement à faire, avec le secours de sa grâce, tout ce qui est en nous pour en recevoir les fruits.

La victoire sur le péché

Tout d'abord, le péché originel qui s'étend à toute la race humaine est remis, selon ces paroles de saint Paul (Rom., v, 18) :

> Comme par la faute d'un seul la condamnation est venue sur tous les hommes, ainsi par la justice d'un seul vient à tous les hommes la justification qui donne la vie. De même, en effet, que par la désobéissance d'un seul homme tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul tous seront constitués justes... Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé.

Depuis près de deux mille ans elle surabonde pour la vie éternelle, par le baptême d'eau ou de désir qui remet le péché originel. Comme le disent les Actes des Apôtres (II, 37), après le discours de saint Pierre sur Jésus ressuscité, environ trois mille hommes se convertissent et reçoivent le baptême. Pierre leur dit :

> Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir le pardon de vos péchés.

Pensons à la multitude innombrable de baptisés qui se sont succédé sur la terre depuis près de vingt siècles dans les différents pays, qu'ils aient reçu le sacrement du baptême ou seulement le baptême de désir.

Jésus apparaît dans la suite des générations comme « l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde » (Jean, I, 29). Comme le dit saint Thomas (IIIª, q. 69, a. 3, ad 3m) :

> Le péché originel a atteint d'abord la nature humaine, puis par elle les personnes. Le Christ inversement répare

d'abord la personne [qui reçoit le baptême], et puis il réparera la nature en tous les justes. C'est pourquoi la faute originelle et la peine éternelle de la privation de la vue de Dieu, qui l'une et l'autre regardent la personne, sont aussitôt remises par le baptême. Au contraire, les pénalités de la vie présente (la mort, la faim, la soif et autres douleurs semblables), qui regardent la nature et qui procèdent d'elle en tant qu'elle est privée de la justice originelle, ne sont pas enlevées par le baptême. Elles ne le seront que dans l'ultime restauration de la nature par la résurrection glorieuse.

Maintenant elles restent comme une occasion de mérite et de combat spirituel, selon ces paroles de saint Paul (Rom., VIII, 17) :

> Nous sommes cohéritiers du Christ si, toutefois, nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui.

La victoire de Jésus sur le péché porte aussi ses fruits de jour en jour par d'innombrables absolutions au cours de la vie des chrétiens et à l'article de la mort. Il reste vrai, comme il est dit dans la I[re] Épître de saint Jean (II, 16), que ce qui caractérise l'esprit du monde, par opposition à celui de Dieu, c'est « la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie ». Mais le Sauveur nous en a guéris par le mérite de ses souffrances, de son dénuement, de son humilité. En bien des âmes il triomphe des trois concupiscences par la grâce qui leur fait pratiquer avec les préceptes les trois conseils de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ou qui leur donne au moins l'esprit de ces conseils, l'esprit de détachement des choses terrestres et d'amour de Dieu.

Quelquefois même cette victoire sur le péché est éclatante, comme il arrive dans le martyre, comme il est arrivé souvent ces dernières années en Espagne; ce qui se

renouvelle en des formes variées en Pologne en ce moment. Dans le plus grand accablement physique, bien des âmes fidèles se sentent soulevées par la grâce, par la force de la foi. Elles se rappellent ce qui est dans la Ire Épître de saint Jean (v, 4) :

Tout ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde; et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. Qui est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?

Daigne le Seigneur qui a donné récemment cette victoire aux forces vives et à la foi de l'Espagne si terriblement éprouvée, la donner aussi bientôt à la Pologne catholique, en faisant suivre son agonie d'une véritable résurrection. C'est déjà une immense grâce que la confiance y reste vive au milieu de tant de souffrances et de privations.

La victoire sur le Démon

Le Sauveur, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, dit en annonçant sa Passion (Jean, xii, 31) :

C'est maintenant que le Prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi.

Saint Paul dit aussi aux Colossiens (ii, 15) :

Jésus a détruit l'acte qui était écrit contre nous, avec tous ses décrets; il l'a fait disparaître en le clouant à la croix; *il a dépouillé les principautés et les puissances* [infernales], *et les a livrées hardiment en spectacle, en triomphant d'elles par la croix.*

Certes, pour nous, la lutte continue; elle est même très vive en ce moment où se vérifie encore ce que disait saint Paul (Éphés., vi, 12) :

> Nous n'avons pas [seulement] à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, les maîtres de ce monde de ténèbres, les mauvais esprits [répandus] dans l'air.

Ils soulèvent encore des tempêtes et des guerres mondiales.

Cependant ils seront vaincus, ils le sont déjà, et ils s'acheminent vers leur défaite finale. Elle a commencé par la conversion du monde païen qui leur a été arraché; elle s'est continuée par la conversion des barbares, par l'extension progressive du règne de Dieu, par les missions dans les pays les plus reculés de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du Nord et du Sud, de l'Océanie, missions arrosées par le sang des martyrs, et qui ont marqué, chacune à leur manière, l'avance de l'armée du Christ dans les régions où régnaient d'abord l'idolâtrie et le culte rendu à l'esprit du mal...

Celui-ci tente encore quelque effort inouï, et se choisit des instruments parmi les hommes les plus pervers et parfois les mieux doués, qui retournent contre Dieu les dons qu'ils ont reçus de Lui. Le P. de Caussade dit très bien dans son livre sur l'*Abandon à la Providence*, Ire Partie, l. II, ch. iv, § 12 :

> *Dieu assure aux âmes qui lui sont fidèles une glorieuse victoire sur les puissances du monde et de l'enfer.* Si l'action divine se cache ici-bas sous les dehors de la faiblesse, c'est pour augmenter le mérite des âmes qui lui sont fidèles; mais son triomphe n'en est pas moins assuré. L'histoire du monde n'est que l'histoire de la lutte que les puissances de l'enfer livrent, depuis le commencement, aux âmes humblement dévouées à l'action divine. *Dans*

cette lutte, tous les avantages semblent être du côté de l'orgueil, et pourtant c'est l'humilité qui est toujours victorieuse.

La figure de ce monde nous est présentée sous l'image d'une statue d'or, d'airain, de fer, de terre. Ce mystère d'iniquité, montré à Nabuchodonosor [1], n'est que l'assemblage confus de toutes les actions extérieures et intérieures des enfants de ténèbres. Ceux-ci sont encore figurés par la bête sortie de l'abîme pour faire la guerre à l'homme intérieur et spirituel, dès le commencement des siècles; tout ce qui se fait encore de nos jours n'est que la suite de cette guerre. Les monstres se succèdent les uns aux autres; l'abîme les dévore et les revomit... Le combat commencé au ciel entre Lucifer et saint Michel dure encore... Lucifer est le chef de ceux qui ne veulent pas obéir au Tout-Puissant. Ce mystère d'iniquité n'est que l'inversion de l'ordre de Dieu... Tous ces impies qui ont déclaré la guerre à Dieu, ont été en apparence de grands, de puissants princes, qui ont fait grand bruit dans le monde et que les hommes ont adorés. Mais en réalité ce sont des bêtes montées de l'abîme... et Dieu leur a toujours opposé des hommes véritablement grands et puissants, qui ont porté le coup mortel à ces monstres; et à mesure que l'enfer en a vomi de nouveaux, le ciel a aussi fait naître les héros qui les ont combattus... Quand une seule âme aurait l'enfer et le monde contre elle, elle ne pourrait craindre, dans le parti de l'abandon à l'ordre de Dieu...

Tous ces monstres ne viennent au monde que pour exercer le courage des enfants de Dieu [2]; et lorsque ceux-ci sont assez instruits, Dieu leur donne le plaisir de tuer le monstre, et Dieu appelle de nouveaux athlètes sur le champ de bataille. Cette vie n'est qu'un spectacle continuel qui fait la joie du ciel, l'exercice des saints de la terre et la confusion de l'enfer. Ainsi tout ce qui s'oppose à l'ordre

1. Daniel, II, 31-47.

2. Saint Augustin le dit à propos du passage de l'Épître aux Romains, IX, 23 : « Et si Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a supporté avec une grande patience des vases de colère, disposés à la perdition, et s'il a voulu faire connaître aussi les richesses de sa gloire à l'égard des vases de miséricorde qu'il a d'avance préparés pour la gloire... (où est l'injustice) ? »

de Dieu ne sert qu'à le rendre plus adorable. Tous les serviteurs de l'iniquité sont les esclaves de la justice, et l'action divine bâtit la céleste Jérusalem avec les ruines de Babylone.

Cette page admirable, qui est d'une grande actualité, est le commentaire spirituel de ce qui est dit dans Daniel (II, 31-47), au sujet de l'immense statue aux pieds d'argile :

Dans le temps de ces rois, dit le prophète, *le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit*, et dont la domination ne passera point à un autre peuple; il brisera et anéantira tous ces royaumes-là, et lui-même subsistera à jamais, selon que tu as vu qu'une pierre s'est détachée de la montagne sans main et qu'elle a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or... Alors le roi Nabuchodonosor... se prosterna devant Daniel et ordonna qu'on lui offrît des oblations et des parfums.

De notre temps nous voyons encore, par exemple dans la vie de la B^se^ Gemma Galgani qui sera bientôt canonisée, ce que dit saint Paul (I Cor., I, 28) :

Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire à néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu.

Saint Thomas dit à ce sujet : « Après la Passion du Christ, de jeunes vierges qui lui sont consacrées et des enfants se moquent du démon [3]. » Ces faits abondent dans la vie de la B^se^ Gemma Galgani que nous venons de citer, dans la vie de beaucoup de saints non seulement anciens, mais modernes, comme dans celle de

3. « *Post passionem Christi, juvenculae ancillae Christi et parvuli illudunt ei* [*daemonio*] » (in Joannem, XVI, 33).

saint Jean Bosco, ou de saint Joseph Cottolengo. Ce sont autant de signes manifestes de la victoire du Christ sur le démon.

Les plus grands maux permis par Dieu concourent a leur façon a la victoire du Christ

Parfois, dans notre esprit, s'élève l'objection fréquente à l'heure actuelle : mais comment Dieu peut-il permettre de telles injustices et des crimes qui ont leur répercussion dans le monde entier ? Pour nous ne serait-ce pas une faute de permettre de pareils maux, si nous pouvions les empêcher ?

Nous connaissons la réponse du Maître : « Vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Saint Paul (Rom., VIII, 28) nous dit aussi : « *Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu* », et saint Augustin ajoute : « *Oui, tout, même les péchés* », les nôtres qui sont une occasion de nous humilier, et ceux qui se commettent contre les justes, car c'est le Seigneur lui-même qui venge, qui vengera infailliblement, lorsque son heure sera venue, ceux qui sont injustement et cruellement opprimés.

Bossuet a écrit au sujet de la divine permission du mal une page trop peu connue; elle se trouve dans *La Défense de la Tradition*, l. XI, ch. IV et V. Elle s'applique singulièrement à l'heure actuelle, elle répond directement à l'objection : Pour nous, n'est-ce pas une faute de permettre un grand mal, lorsque nous pouvons l'empêcher ?

> Il y a, dit-il, cette différence entre Dieu et l'homme, que l'homme n'est pas innocent s'il laisse commettre le

péché qu'il peut empêcher, et que Dieu, qui, le pouvant empêcher sans qu'il lui en coûtât rien que de le vouloir [4], le laisse multiplier jusqu'à l'excès que nous voyons, est cependant juste et saint; *quoi qu'il fasse*, dit saint Augustin [5], *ce que, si l'homme le faisait, il serait injuste.* Pourquoi, dit le même Père [6], si ce n'est que les règles de la justice de Dieu et celles de la justice humaine sont bien différentes. Dieu, poursuit-il, doit agir en Dieu, et l'homme en homme. *Dieu agit en Dieu*, lorsqu'il agit comme une cause première toute-puissante et universelle, *qui fait servir au bien commun* ce que les causes particulières veulent et opèrent de bien ou de mal; mais *l'homme, dont la faiblesse ne peut faire dominer le bien, doit empêcher tout le mal qu'il peut.*

Telle est donc la raison profonde par laquelle Dieu n'est pas obligé d'empêcher le mal du péché : *c'est qu'il peut en tirer un bien*, et même un bien infini; par exemple, du crime des Juifs, le sacrifice de son Fils, dont le mérite et la perfection sont infinis. Il nous suffit de savoir, comme le dit encore saint Augustin [7], que « *plus sa justice est haute, plus les règles dont elle se sert sont impénétrables.* »

Les hommes veulent bien entendre les permissions du péché qui tournent à leur avantage : par exemple du péché des Juifs, pour leur donner un Sauveur; du péché de saint Pierre pour le rendre plus humble; de tous les péchés, quels qu'ils soient, pour faire davantage éclater la grâce. Mais, quand on vient à leur dire que Dieu permet leurs péchés pour faire éclater sa justice; comme cette permission tend à les faire souffrir, leur amour-propre s'y oppose. Il n'en faut pas moins reconnaître cette cinquième vérité : que Dieu permet le péché [8], parce que, sans cette permission, il n'y aurait point de justice vengeresse et qu'on ne connaîtrait pas la sévérité de Dieu, qui

4. Sans violenter la liberté du persécuteur qui s'obstine, Dieu, s'il le voulait, pourrait le convertir.
5. *Op. imperf.*, l. III, c. 23, 24, 27.
6. *Ibid.*, c. 27.
7. *Ibid.*, c. 24.
8. En particulier celui de l'impénitence finale d'un pécheur qui n'a cessé de s'éloigner de la voie du bien.

est aussi adorable et aussi sainte que sa miséricorde... C'est ce que Dieu dit par Moïse à Pharaon (Exode, IX, 13) [en lui annonçant la punition de ses fautes].

De fait, en ce passage de l'Exode, Dieu dit par Moïse à Pharaon : « Laisse aller mon peuple afin qu'il me serve. Car, cette fois, je vais déchaîner tous mes fléaux contre toi... Si j'avais étendu ma main et que je t'eusse frappé de la peste, toi et ton peuple, tu aurais été effacé de la terre. Mais je t'ai laissé subsister, afin que tu fasses éclater ma puissance et qu'on célèbre mon nom par toute la terre. »

De même Dieu a permis contre l'Église naissante trois siècles de persécution acharnée; et les martyrs qui ont alors versé leur sang restent pour toujours une des plus grandes gloires de l'Église, et le signe éclatant de la victoire du Christ. Pour le même motif la persécution n'a pour ainsi dire jamais cessé contre l'Église, en telle ou telle région; elle est un signe de plus que l'indéfectibilité de l'Église ne saurait s'expliquer humainement, qu'il y faut une force divine.

C'est cette victoire du Christ que chante constamment saint Paul, en particulier lorsqu'il écrit aux Romains (VIII, 31) :

> *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ? *Qui accusera des élus de Dieu ?* C'est Dieu qui les justifie ! Qui les condamnera ? Le Christ est mort, bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous ! *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?* Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution... ou le glaive ?... *Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.*

On ne saurait mieux exprimer l'efficacité de la grâce du Christ, qui suscite l'effort humain et lui donne la persévérance jusqu'au martyre.

La victoire du Christ sur le péché et sur le démon s'exprime presque en chaque chapitre du Nouveau Testament, et c'est elle que chantent incessamment les pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Église [9].

La victoire du Christ sur la mort

Dans l'Épître aux Romains (v, 12-21), saint Paul rappelle que la mort est entrée dans le monde par suite du péché.

> Par un seul homme, dit-il, le péché est entré dans le monde, et *par le péché la mort*... Si par la faute d'un seul la mort a régné par ce seul homme, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par le seul Jésus-Christ... Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé.

Saint Paul ajoute (Rom., VI, 23) :

> *Le salaire du péché, c'est la mort; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Dans le plan actuel de la Providence, si Adam n'avait pas péché, il aurait conservé le privilège de l'immortalité. Sans doute, l'homme, par nature, comme l'animal, est mortel; mais par grâce, le premier homme avait reçu pour lui et ses descendants ce privilège préternaturel de

9. Voir le beau livre de Dom Vonier : *La Victoire du Christ*, Desclée de Brouwer, 1939.

l'immortalité, et il l'aurait conservé et transmis s'il était resté fidèle [10].

Jésus, le jour du Vendredi saint, fut le vainqueur du péché et du démon. Mais cette victoire cachée, remportée par celui qui pouvait paraître un vaincu, et qui était réellement victime pour nous, devait être manifestée par un signe éclatant.

C'est ici qu'on voit la logique surnaturelle de ces mystères selon le plan de la Providence.

Il convenait hautement que ce signe éclatant fût la résurrection du Sauveur. Si en effet la mort est la suite du péché, *il convenait grandement que la victoire du Christ sur la mort fût le signe de sa victoire sur le péché.*

En d'autres termes, si le Christ est vainqueur de la mort, comme le prouve sa résurrection, c'est qu'il a été sur la Croix vainqueur du péché.

Voilà pourquoi saint Paul écrit dans la Ire Épître aux Corinthiens, xv, 17 : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, *vous êtes encore dans vos péchés.* » C'est-à-dire : nous n'avons pas la garantie que Dieu ait accepté sa mort comme rédemption.

C'est ainsi que l'ont compris saint Jean Chrysostome, Théophilacte et Ecumenius [11].

Dans le même sens saint Pierre, le jour de la Pentecôte, dit aux Juifs :

> Jésus de Nazareth vous ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à

10. Genèse, II, 17; III, 5-7.

11. Saint Jean Chrysostome dit : « Si mortuus non potest resurgere, neque ablatum est peccatum, neque mors est perempta, nec ablatum est maledictum » (*P. G.*, t. 61, c. 335). Théophilacte et Ecuménius disent de même : le péché n'est vraiment effacé que si son effet, la mort, est aboli.

la croix et mis à mort par la main des impies, *Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle* [12].

Pierre le redit les jours suivants :

> Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité des morts; nous en sommes tous témoins [13]...
> Le salut n'est en aucun autre [14].

Saint Paul ajoute que la résurrection du Sauveur est le gage de notre résurrection future :

> Puisque par un homme est venue la mort, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi *tous seront vivifiés dans le Christ* [15].

Jésus lui-même a dit en promettant l'Eucharistie :

> C'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour [16].

Saint Paul écrit aux Corinthiens :

> Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort [17].
> Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ [18].

Il est de toute évidence que la victoire du Christ sur le péché est très supérieure à la victoire sur la mort.

12. Actes des Apôtres, II, 23.
13. *Ibid.*, III, 15.
14. *Ibid.*, IV, 12.
15. I Cor., XV, 21 ss.
16. Jean, VI, 40, 44, 55.
17. I Cor., XV, 26.
18. I Cor., XV, 57.

La première est l'essence même du mystère de la Rédemption; la seconde n'est qu'un signe sensible de ce mystère surnaturel invisible en soi. Le signe tire sa valeur de la grandeur de la chose signifiée. L'heure du *Consummatum est* fut la plus grande et la plus glorieuse de toute l'histoire de l'humanité; mais cette victoire était si mystérieuse, si cachée, qu'elle échappa à la plupart des Apôtres eux-mêmes, aussi dut-elle être manifestée par un signe sensible incontestable. Elle le fut par le triomphe du Christ sur la mort, suite du péché.

Ainsi se vérifie la parole du Maître : « *Je suis la Résurrection et la vie* » (Jean, xi, 25).

C'est ce que nous montre la vie de l'Église qui, au milieu des pires épreuves, retrouve une jeunesse toujours nouvelle en poursuivant sa marche vers l'éternité.

Rome, Angelico.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

La joie est-elle encore possible? [1]

I. — La joie ne se commande d'aucune façon

Nous sommes dans la peine, et voici que la prière liturgique nous invite à la joie. Le grand Soleil de Dieu nous illumine selon le même cycle, quelles que puissent être peines et joies. J'écris ces pages dans les jours qui précèdent et dans ceux qui suivent le dimanche de *Laetare;* elles paraîtront, s'il plaît à Dieu, durant le temps pascal. Quel déchirement, dans nos angoisses, que l'appel à la joie divine! Une trop belle journée est intolérable au cœur dans la détresse. « Réjouis-toi, Jérusalem, et vous tous qui l'aimez soyez dans l'allégresse. Tressaillez de joie avec elle! » Est-ce seulement possible, Seigneur? Vous nous demandez la plus allègre des joies, cette liesse, *laetitia*, qui s'envole d'une âme mise au large, comme nos alouettes, maintenant absentes, se précipiteront avec de petits cris ravis au plus haut du ciel de mai, dégagé de nuages. Vous nous demandez de chanter le jubilus de l'alleluia; vous savez bien qu'il consiste en quelques gouttes tombées sur notre terre de la joie des bienheureux. Nos cœurs sont trop contractés, nous ne chanterons que des lèvres, nous ne pouvons nous ouvrir à cette rosée divine, elle nous brûlerait comme une ypérite.

La joie ne se commande pas. *Laetare, Jerusalem! Alleluia!* Réjouis-toi, pauvre âme triste, quelle dérision! — Vais-je affecter, répond-elle, ce qui ne peut être que

1. Comme un musicien donne en tête de sa partition un avis à l'exécutant, je crois utile de rassurer le lecteur habitué à des choses trop limpides, ou qui va trop vite; ce texte ne lui paraîtra pas dur, s'il le lit de la façon la plus détendue et réceptive, en esprit de méditation.

Je tiens à me référer, par gratitude et pour le profit du lecteur, à l'article du R. P. Hugueny, « La joie chrétienne dans la vie intérieure », *La Vie Spirituelle*, octobre 1934.

pur élan, lorsque l'élan me manque ? Avec ce que j'ai de forces, je puis peiner, et je sais comme la nature humaine est élastique, quelles ressources elle recèle quand on pense les avoir toutes épuisées, je puis fournir âprement la tâche de chaque jour, mais non pas, certes, joyeusement ! Je pourrais bien jouer, un peu de temps encore, un personnage de la joie. Ce serait une imposture. Quand les misères nous assaillent, nous ne pouvons faire que leur souffrance ne nous envahisse ; je n'ai pas le droit de tâcher d'y être insensible, et comment une âme remplie d'amertume pourrait-elle se réjouir ? La joie est le témoignage d'une vie qui jaillit, authentique, parfaitement d'accord avec elle-même. Ma vie est blessée, et vous lui demandez la joie. Ce mensonge-là est de tous le plus impossible.

— Tu as bien raison, la joie ne se commande pas.

On traite de « fausses joies » les plaisirs qui ne flattent que notre sensualité, ou notre vanité ; ces joies sont fausses, en effet, car elles favorisent les tendances centrifuges qui nous désagrègent ; au lieu d'aller à notre bonheur, elles travaillent contre le meilleur de notre être ; elles le déçoivent, parce qu'il exige unité, équilibre, et même une plénitude infinie ; et néanmoins, elles mériteraient mieux ce nom de joies que des sentiments que l'on affecterait ; derrière elles, au moins, il y a quelque chose de vital qui les suscite et s'y réjouit ! L'exaltation de l'orgueil procure aussi une « fausse » joie, parce qu'elle durcit dans la satisfaction de son excellence un cœur fait pour s'ouvrir à tout le bien ; du moins ce sentiment d'horrible suffisance jaillit-il de source, lui aussi, on n'a pas à le provoquer, il a la spontanéité de la joie et cette marque inimitable de ce qui vient de nous, de ce qui fait dire : « On se sent vivre ! » C'est bien ce qui trompe sur lui et le rend délicieux. Mais chercher la joie, la cultiver quand on l'éprouve, tâcher de se la procurer quand on ne l'a pas, il n'est point d'illusion plus dangereuse. Jamais une âme droite ne s'y méprendra, une âme profonde et simple. C'est à de telles âmes

que s'adressent les invitations de l'Écriture : « Réjouissez-vous, je vous le répète, réjouissez-vous toujours... » « Soyez dans la liesse », et tant d'autres. De telles âmes savent d'expérience que la joie est le sentiment gratuit de la vie, qu'elle ne s'obtient pas artificiellement, que pour l'avoir il n'y a pas d'autre moyen que de vivre. Aussi des paroles de cette sorte apparaissent-elles évidemment comme des cris de la vie lancés à des vivants; la vie s'y épanouit, s'ouvre, rejoint d'autres vies pour les ouvrir et en accroître l'acte. Elles ne s'adressent nullement aux ingénieux et aux habiles, à qui ces choses seront toujours cachées, qui inventent des méthodes pour déclencher les sentiments, qui impèrent leurs affections. Non, la joie ne se commande pas.

Qui la cherche est toujours déçu. C'est ce qui s'appelle se monter la tête. Il y a trois manières dont on pourrait être tenté de la chercher. On pourrait d'abord, en théorie, la poursuivre directement elle-même. A vrai dire, si l'on tâche de se rendre compte de quoi l'on parle, au lieu d'enchaîner des concepts, on s'aperçoit que cela ne signifie rien : chercher directement la joie. Venant par malheur après trois ou quatre siècles de ratiocination en matière spirituelle, on est bien obligé de prévenir les méprises du psittacisme auquel ont accoutumé les auteurs indiscrets.

Il devient, en revanche, intéressant de remarquer qu'on n'a pas la joie d'une façon indirecte, en se livrant à ses manifestations, comme si elles devaient la faire venir. Hélas! on s'imagine qu'on suscite la croyance en prenant de l'eau bénite, en faisant des génuflexions; nous sortirions de notre sujet si nous recherchions ce que Pascal a voulu dire; ce n'est certainement pas la pensée saugrenue qu'on lui prête d'ordinaire. De même, on s'imagine trop qu'en agissant comme si l'on était joyeux, l'on aurait enfin la joie. On se réveille bientôt désillusionné, plus amer et plus vide qu'avant cette sinistre comédie; elle n'a donné le change qu'à des observateurs superficiels et peut-être à soi-même.

Enfin, lorsqu'on a bien compris que la joie est une conscience spontanée de la vie, on risque de la demander à cette vie qui la procure, et ce serait très bien si l'on était pleinement occupé à vivre, mais lorsqu'on vit *pour* la joie, lorsqu'on l'escompte d'avance, lorsque le regard de l'âme louche vers elle, on en est frustré! La joie, en ce monde, doit être certainement comptée dans ce *reste* dont Notre-Seigneur nous dit qu'il est donné *par surcroît* à qui cherche le Royaume et sa justice. Car elle n'est ni cette justice ni ce Royaume. Dans ce reste sont bien des choses, y compris ce qui est le plus nécessaire à la conquète du Royaume, comme par une surnaturelle application de la grande loi que nous observons dans la nature et selon laquelle la vie se crée à elle-même ses moyens d'existence, de réussite, de progrès. A plus forte raison, ce qui ne lui est pas moyens nécessaires, ce qui en est plutôt le rayonnement, ce qui, par essence même, est surcroît, splendeur, parfum, et en fait la valeur suprême, a un caractère absolu de gratuité; telles sont la joie, la beauté, la paix.

Puisque la joie est conscience de vie et que le Christ est la source de la vie chrétienne en nous, le secret de la joie chrétienne est évidemment dans notre union consciente au Christ. Il faut la conscience affectueuse, aussi actuelle que possible, et c'est dire aussi *vraie* que possible, du Christ, objet et fin de l'amour qui doit emporter la vie, comme il est la source de cet amour. Je dis *vraie* en un double sens : il faut que cette connaissance du Christ soit bien celle de notre Ami tel qu'il est, et il faut qu'elle soit personnelle à chacun. La convention est la grande ennemie de la joie, parce qu'elle l'est de la vie. On comprend dès lors que tous les procédés soient bons, autant qu'ils servent réellement l'affection pour le Seigneur Jésus, tous mauvais, réduits à eux-mêmes, en leur matérialité. Dans la mesure où les pratiques religieuses accaparent l'attention ou l'endorment, mais ne la portent pas sur l'objet de l'amour, la vie du Christ demeure en sommeil, comme celle des

arbres durant l'hiver. (Je mets les choses au mieux, car il est alors bien à craindre qu'elle ne meure.)

On dit quelquefois que nous ne sommes pas maîtres d'aimer ou de ne pas aimer; on a parfaitement raison, si l'on veut dire que l'on n'obtient qu'une caricature de l'amour par une simple motion délibérée de la volonté. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit! L'amour est plus profond que la motion volontaire; la volonté réfléchie n'a pas d'action sur lui, sinon en déblayant ce qui l'empêche de jaillir et en mettant l'âme en présence de son objet. Là, vitalement, notre âme nue en présence de Dieu, notre âme telle qu'elle est lorsqu'elle revient à soi, en sa candide vérité, devant Dieu tel qu'il est, Dieu qui est Amour, notre amour ne peut pas ne pas s'animer. Notre âme est sensible à Dieu, comme le métal à l'aimant, dans le Christ où Dieu a voulu se rendre à nous sensible; elle l'est à un quadruple degré : de par sa nature même, et en vertu du caractère baptismal, et par l'effet de la grâce sanctifiante et des grâces actuelles, et dans l'activité de toutes les vertus que notre grâce engendre. Nous nous ingénions à rendre inopérants ces merveilleux principes, par les comédies que nous jouons, où nos personnages s'amusent à toutes sortes de rôles, tandis que le petit enfant que nous demeurons pleure dans la nuit sous ces masques. Laissons-lui voir le Christ, à lui! Du reste, il n'y a que lui qui puisse le voir. Mais rassurons-nous! Ni l'expérience de notre âge, notre douloureuse expérience, ni nos savantes techniques d'hommes habiles n'ont de quoi dérouter en nous l'enfant; il peut s'en servir avec la candeur du premier jour; c'est la naïveté du cœur, du cœur pauvre, du cœur piqué au vif, qu'il faut retrouver entière; elle est toujours prête à revivre dans un regard de nouveau *simple*. Que l'âme alors fréquente le Christ, dans l'Évangile, la prière, les sacrements et l'action droite, impossible que l'aimantation ne se fasse pas. Impossible que la vie nouvelle ne se renouvelle. Elle fuse en feuilles, en fleurs, en chants d'oiseaux.

II. — Psychologie de la joie chrétienne dans l'épreuve

« Dans l'âme en état de grâce, disait le curé d'Ars, c'est toujours le printemps. » Comparaison plus juste encore qu'on ne pense, car elle n'évoque pas seulement cette montée de sève, qui ne cesse de tout remettre en cause et qui pousse tout, je veux lui faire dire aussi le temps d'ordinaire chagrin, qui ne se décide jamais à s'installer dans le bleu, les tâches ingrates où l'homme d'aujourd'hui se surmène en aspirant au repos dans la gloire de l'été. Les printemps de nos climats et de notre époque sont plus délicieux dans l'espoir et dans le souvenir qu'en leur présence; la plupart d'entre nous les traversons occupés au labeur sans les posséder. Le charme n'en est pas moins vif et il ne nous en pénètre pas moins.

Ainsi de la vie chrétienne ici-bas. Elle est au régime instable du printemps. Ne lui demandez pas le bonheur de l'éternel été. Le bonheur est l'épanouissement de notre être, dans la satisfaction de toutes ses puissances de vie. Prenons bien garde : c'est lui qu'on désire, sous le nom de la joie, lui qui n'est certainement pas de ce monde. Les épreuves l'y rendent impossible, et rien de ce monde ne peut nous combler. Mais la joie? Les épreuves contrarient la vie naturelle et la diminuent, c'est pourquoi elles mitigent les joies naturelles et peuvent aller jusqu'à les supprimer. *Mais elles tourneront évidemment au profit de la joie, si elles attisent la vie de grâce et la conscience de cette vie.*

Pesons attentivement ces mots que je souligne. Je n'aime guère énoncer de tels principes, parce que ce sont ceux dont trop de théoriciens se satisfont. Loin de nous satisfaire, ils doivent nous mettre en quête. A quoi bon savoir les conditions de la joie surnaturelle dans l'épreuve, si l'on ne sait pas comment ces conditions se réalisent?

1. *Le régime de l'épreuve est le régime normal de la joie chrétienne.*

Il n'est pas indifférent d'abord de remarquer que, en fait, elles se réalisent, et même que l'état normal du chrétien est d'avoir *dans la peine* sa vie consciente de grâce — autrement dit sa joie.

Nous avons été gâtés par une ère trop longue de confortable. Notre piété s'est organisée en ces derniers siècles, où le monde, tout remué qu'il est de sa nature, avait cependant l'air de se tenir à peu près debout. La plupart des gens y vivaient sans véritables risques. Aussi n'y demandait-on plus la sécurité aux seuls principes de la vie intérieure. — Sans quelque sécurité, il n'y a pas de joie, car la vie, qui est acte, a besoin d'une certaine assurance pour être en acte; il faut, par exemple, un appui qui résiste pour poser le pied, il faut à la souris pour trottiner un espace où il n'y ait point de chat. — Voilà donc trois siècles environ que les joies chrétiennes ont pour climat des joies terrestres aussi sûres que peuvent l'être les joies d'ici-bas. Maintenant que ces joies humaines sont de plus en plus remplacées par des souffrances, on voit quantité d'âmes désorientées. Nous revenons plutôt au régime ordinaire.

Les premières générations chrétiennes, dont la joie était si rayonnante, vécurent en des temps aussi cruels que les nôtres. Ni les vices du monde antique lorsqu'il était prospère, ni les persécutions qu'il fit subir aux chrétiens, ni l'écroulement de ce monde, ni les mœurs des temps barbares, ni celles du moyen âge, ni la peste, la famine et la guerre, rien de tout cela ne fut doux. Il n'y eut pas de siècle où les âmes surnaturellement attentives ne purent reconnaître, comme saint Vincent Ferrier, les signes annonciateurs du dernier jour. A juste titre! Comme la mort est au plus intime de notre vie périssable, ainsi la fin de ce monde, dévoré par les passions qui vont à la mort, est de tous les temps. Chaque

nouvel acte de cette tragédie est digne, par l'excès de son pathétique, d'être le dernier.

Le répit de quelque trois siècles dont nous sortons n'était lui-même pas moins horrible, lorsqu'on le voyait avec le regard « qui sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme ». Il était seulement policé. On y avait organisé la vie pieuse d'une façon rassurante. Elle était très soucieuse de ses « consolations ». Je ne blâme rien, en disant cela, parce que je parle trop en gros; en détail, il y aurait énormément à condamner; en gros, nous sommes obligés de croire que cette vie répondait aux nécessités surnaturelles, car l'Église la bénissait, elle qui a les clefs des portes célestes. Quoi qu'il en soit, au régime de la piété telle qu'elle régna durant les siècles bourgeois et académiques, la joie chrétienne pouvait couramment prendre pour matière les joies mêmes du monde. Il y avait, certes, des professionnels de la piété qui ne voulaient que mines longues et cœurs pusillanimes; ils inventaient des systèmes de brimades et s'animaient contre les « créatures » d'un aigre ressentiment. Paix à leurs cendres, et laissons tranquilles les survivants et survivantes de cette stupide espèce. Les jeunes de l'Action catholique qui, depuis l'autre guerre, ont si magnifiquement réveillé la vie spirituelle, se sont trop préoccupés de réagir contre cette piété chagrine; ils avaient respiré entre les murs ecclésiastiques un air trop rance. Ils étaient des vivants. Mal leur en prit de vouloir, contre le précepte de l'Évangile, ensevelir ces morts. Ils laissèrent dans une ombre respectueuse les grandes réalités que les auteurs pieux, les prédicateurs déplorables leur avaient gâtées : l'enfer, le péché originel, cette radicale et proliférante corruption sur laquelle il nous est si facile de nous illusionner et qui devrait être notre paysage habituel; il n'y a pas à dire, c'est bien cette vue que nous prenons quand nous ouvrons sur le monde la fenêtre chrétienne. Ils ignoraient la sainte *crainte* de Dieu, le retrait consterné de la créature — et de la créature pécheresse — devant son Créateur. Ils

écoutaient, sans assez de discernement, les appels à l'épanouissement de la nature. Ils se détournaient du pessimisme fondamental, sans lequel l'optimisme chrétien n'a pas son véritable sens surnaturel. En retrouvant la doctrine du Corps mystique, ils omettaient de comprendre que ce Corps est né à la croix et ne se développe que selon les lois de la croix. Ils n'offraient pas assidûment leur cœur aux plaies du Crucifié. Aussi les épreuves sont-elles trop vite excessives à beaucoup d'entre eux. Elles font tomber — je l'ai vu, je le vois — des enthousiasmes et une joie qui était souvent trop facile.

Maintenant, l'évidence du fer, du feu, du sang, des haines, des égoïsmes bas — et, pourquoi ne pas le dire ? la peur — remet avec une salutaire violence le chrétien dans la seule perspective où il soit lui-même, celle qui va de la croix scandaleuse à l'épouvantable jugement. C'est là, c'est là seulement, que nous pouvons lui parler de la joie, dans cette étroite avenue que perce, à travers la jungle de ce monde, l'équipe déchirée des saints.

2. *Pas d'évasion.*

Et nous lui dirons avant tout : pas de tentative d'évasion hors de ce monde! Cela est fort important, car, si peu que l'on ait l'expérience de la vie divine, cette expérience, qui est libératrice, qui est joie, comporte comme l'un de ses plus remarquables caractères une hétérogénéité étonnante à ce qui est du monde. Elle nous inspire donc de nous abstraire dans une vie purement intérieure. On la perçoit dans le royaume secret qui est au-dedans de nous. Son apparente fragilité, son mystère aussi, nous engagent à nous concentrer sur elle et à fuir les occupations d'ici-bas, qui la dissipent.

De fait, la vie chrétienne exige toujours le recueillement. Dans certains cas, il doit aller jusqu'à retrancher presque tout de l'activité utile à laquelle se livrent le commun des hommes. Mais distinguons bien entre ce

recueillement et l'abstraction, l'évasion, contre laquelle nous mettons en garde. Le mieux pour s'en rendre compte est de voir qu'il s'agit là de la distinction que fait Notre-Seigneur lui-même devant Pilate, lorsqu'il affirme que son Royaume n'est pas *de* ce monde, mais qu'il est *en* ce monde. Précisément, la croix et le jugement ne sont rien d'autre que ce qui se passe lorsque interfèrent, dans l'âme unie au Christ ou par elle, la grâce qui n'est pas du tout du monde et les forces de corruption qui viennent du monde et règnent en lui. Nous n'avons qu'une vie, qui est incarnée dans les réalités du monde, qui ne peut pas se développer autrement qu'en elles, et le recueillement chrétien, concentration de cette vie en soi-même, loin de s'opposer à l'attention éveillée sur ces réalités où la vie s'objective, comporte, au contraire, cette attention, l'exige.

La vie contemplative la plus pure de mélange demeure celle d'une âme qui est solidaire de l'humanité militante. Elle est engagée plus qu'aucune dans la condition humaine et dans sa misère. Si cette vie est vertueuse, elle ne paraît désertion qu'au jugement hâtif du monde; avec du temps, on arrive à faire entrevoir au monde lui-même que le « pur contemplatif » continue en réalité une activité très pugnace, proprement terrestre, que cette action est nécessaire pour le disposer à sa contemplation et en demeure comme la base. Lorsqu'il lui faut se retirer des affaires des hommes, ce qu'il ne peut jamais faire que partiellement (même ermite), il n'est pas le misanthrope qui fuit dans un désert l'approche des humains, le rat qui se retire dans un fromage, le rêveur si fréquent aujourd'hui — odieuse race, ou plutôt victime pitoyable — qui se console avec des chimères, parce que la réalité le navre; sa vie contemplative deviendrait mensongère; les joies égoïstes qu'il y cueillerait lui apporteraient une déception plus douloureuse que les peines du monde, pour autant qu'il garderait un idéal authentiquement humain et chrétien, ou elles res-

serreraient son cœur en une mesquinerie de plus en plus affligeante (nous le constatons de fait dans les fausses vocations contemplatives, qui semblent bien être, hélas! la majorité). Coupons court : le royaume des cieux est en ce monde. Il est pour chaque âme, pratiquement, dans la part de ce monde que la Providence lui dispense comme champ d'action. C'est dire nécessairement qu'il est sous le poids précis de la croix qu'elle lui mesure. Laisser la croix à terre, en quoi que ce soit, sous prétexte que cette croix est faite avec le bois de ce monde pervers et que la porter accapare une attention qui voudrait se dilater dans les libres espaces du royaume intérieur, c'est se fermer l'accès de ce royaume.

Il paraît qu'en Orient, surtout après le schisme, on a imaginé que la purification divine faisait revenir l'âme contemplative à l'état antérieur au péché, lui-même anticipation de la gloire future. On a rêvé donc qu'au sommet de la vie spirituelle régnait une joie que ne pouvait plus accompagner la moindre tristesse, rien ne se trouvant plus dans l'âme qui pût engendrer cette tristesse [2]. S'il en est bien ainsi, on s'est payé de mots. On a méconnu l'état de misère, dont gémissent sans aucune exagération les plus grands saints, tout à la fois par compassion et par expérience personnelle. On s'est flatté d'une fausse mystique de la délivrance. On est tombé dans une erreur aussi trouble que celle de ces mêmes théoriciens, selon laquelle l'idéal humain était l'androgyne; erreur de même type. On a voulu trop faire l'ange, ou plutôt l'âme désincarnée, brûlant sur cette terre l'étape terrestre, où l'assimilation au Transfiguré, au Ressuscité, demeure nécessairement l'assimilation au Crucifié. Lorsque le Dieu de la gloire assume notre misère, il ne peut être que l'Homme de Douleurs; quand notre nature misérable participe à son tour de sa divinité,

2. Cf. Lot-Borodine, « Le mystère du don des larmes dans l'Orient chrétien », *La Vie Spirituelle*, Suppl., septembre 1936.

elle ne peut, et à proportion qu'elle y participe, qu'être déchirée du même glaive, le glaive à double tranchant du Verbe.

3. *Les ressorts cachés de la joie dans la peine.*

Nous voilà donc coincés. Après avoir compris que nous ne pouvions d'aucune façon commander à la joie, nous venons de nous voir refuser ici-bas la fuite sur quelque autre plan que ce monde, où la vie se dégagerait de la misère et offrirait donc une joie sans aucun mélange ou accompagnement de peine. Nous n'avons plus de ressource que de regarder comment la joie peut s'accommoder de la souffrance.

Plus on avance dans la vie, c'est-à-dire plus on souffre et plus on voit souffrir, plus on est frappé du petit nombre de ceux qui profitent de la souffrance, du peu de profit spirituel qu'on en retire soi-même. C'est dans cette même ligne qu'est la solution de notre problème. L'une et l'autre anomalie, l'effet désastreux de la souffrance dans la plupart des cas, le tarissement de la joie sous son influence, ont certainement la même cause. Anomalies? Ainsi parle le chrétien par habitude : on lui a tant dit que la souffrance est bonne! Cette assertion est fausse, car la souffrance est un mal en elle-même. La vérité est que ce mal devrait, dans tous les cas, tourner au bien de celui qui le subit, car la Providence sait ce qu'elle fait en le permettant. Découvrirons-nous le point exact où la grâce touche afin d'opérer cette alchimie — à laquelle, dans la plupart des cas, nous ne savons pas nous prêter? Il faut voir pour cela de quelle façon la souffrance risque d'accomplir le ravage que la grâce veut empêcher dans une âme, pour y apporter au contraire plus de vie, — partant plus de joie.

Or ce mal que fait la souffrance apparaît comme une conséquence du *resserrement*, caractéristique de toute peine. Que l'on souffre physiquement ou moralement,

les forces dont on dispose sont plus ou moins *absorbées*. La « plus ou moins grande » souffrance consiste même dans le plus ou moins de notre être qui se trouve atteint. Les extrêmes épreuves morales ou les très graves coups portés à l'intégrité du corps vont jusqu'à la perte de la raison, de la conscience et même de la vie. Par un instinct très sûr, la consolation vise toujours à rendre la conscience des activités qui demeurent libres — « Vois-tu, mon pauvre vieux, tu peux encore faire ça, et ça, et ça donc! » — et à libérer de proche en proche l'exercice de celles qui sont accaparées, comme on rend peu à peu le mouvement à un membre engourdi. Mais le plus important à remarquer pour notre propos, c'est que l'être en agissant veut s'épanouir; il tend à une réalisation de plus en plus riche de lui-même, à cette plénitude parfaite qui sera son bonheur. Aussi la souffrance, conscience plus ou moins aiguë de la diminution subie, tend-elle de sa nature à exaspérer en un âpre dépit cette soif d'accomplissement progressif. La personne n'évitera cet effet fatal que si elle renonce à poursuivre comme son but dernier cette exaltation d'elle-même, contrariée, que si son but est vraiment reporté plus loin, que si ce qui l'accomplit et l'exalte en vérité est au-delà du cercle que rétrécit toujours le progrès de l'épreuve. La « bonne souffrance », la souffrance bienfaisante sera celle à l'occasion de laquelle la personne réussira à ouvrir effectivement, en l'amour désintéressé du Bien absolu, l'élan de vie qui se fait illusion en se croyant généreux, qui se referme réellement en « amour-propre » sur la part de nous-mêmes mortifiée par l'épreuve. Cela est difficile parce que toute notre vie courante est commandée par l'expérience et que nous n'avons pas *conscience* du Bien absolu, notre regard n'atteint consciemment que des biens limités. Nous risquons terriblement de les aimer « pour eux-mêmes », les puissances de notre nature leur étant proportionnées en tout leur exercice et l'*insensibilité*, idéal inhumain du stoïque, n'étant nul-

lement vertu mais vice; ce sont bien *eux* que nous aimons. Notre haute noblesse, qui nous *oblige*, ne nous est pas immédiatement consciente comme eux. Elle est comme la source d'une lumière que nous portons avec nous, qui nous fait voir les objets d'une certaine façon, mais que nous ne voyons pas elle-même. Elle consiste dans ce pouvoir merveilleux que nous avons de tout juger et de tout aimer par rapport au Bien infini, que pourtant nous ne voyons pas. L'exercice de ce pouvoir est une activité très simple où nous devenons le plus intensément nous-mêmes, et qui cependant nous détache de nos limites. Nous y sommes comme en dehors du temps, souverainement libres; elle échappe à toutes les atteintes, pourvu qu'il nous reste un souffle de vie consciente. Rien ne paraît plus ténu, à qui juge selon l'expérience de l'activité qu'exercent nos diverses puissances par rapport à la multitude, si passionnante, de leurs objets. Mais c'est d'un tout autre ordre! Cela est pur désintéressement, étant l'activité même par laquelle, jusque dans la possession des biens les plus délectables, nous refusons de mettre en eux notre fin et nous les rapportons au Bien infini. Ce désintéressement exclut de chercher quelque complaisance en cette activité : ce serait la nier, car ce serait faire d'elle un de ces objets limités qu'elle dépasse infiniment — telle est au fond la folie du véritable orgueil, le plus spirituel des péchés. Cette activité est transparente à elle-même, elle est pure conscience, aussi est-elle suprême joie. Mais une joie qui ne peut pas du tout se savourer, qui est en-deçà de la joie ou dépassement de la joie — comment dire?

Je crois comprendre maintenant ce qui m'a longtemps intrigué, pourquoi saint Thomas, sans qu'il s'explique, nie purement et simplement que la joie soit mêlée de tristesse; cela étonne, en conclusion de l'article même où il montre quelles tristesses sont inséparables de la vie de charité. Je sentais bien qu'il traduisait l'expérience intime, mais j'espère que ces remarques en ren-

dent compte. Que l'épreuve nous frappe dans nos biens les plus chers, quelque envahis que nous soyons par les souffrances, notre lumière, notre ferveur, hors d'atteinte, pénètrent de leur vertu cet épouvantable chaos. Le plus grand courage peut être un jour écrasé, nos forces psychiques sont limitées comme nos forces physiques; les malheurs des temps ont fait tomber le calame des mains de saint Jérôme, ils ont forcé saint Grégoire d'interrompre ses homélies sur Ézéchiel; mais si l'esprit garde la droiture de son jugement, si le noble amour n'abdique pas, au-dessus de la tempête qui assombrit et agite toute l'âme, règne comme un émerveillement. Ce que nous avons construit de notre personnalité, les êtres que nous chérissons davantage, les causes qui nous paraissaient le plus sacrées, il n'est rien de ce qui tient à ce monde qui ne puisse s'anéantir, mais alors même rien ne peut rien contre le pouvoir radical que nous avons de projeter sur nos décombres et sur toutes choses la lumière de notre esprit, la ferveur de notre amour; ils se reportent plus haut que ce qui est tombé. Comme nous ne nous voyons pas nous-mêmes ni ne voyons le Bien infini, mais ces ruines, il se peut qu'aucune joie ne paraisse nous rester. Alors même, dans cette extrémité, ce pouvoir radical se manifeste bientôt, il ne le fait pas seulement à façon de la sève qui lance d'une souche des surgeons : ils ne donneront jamais qu'une broussaille, mais nous avons l'obscure et certaine assurance de devenir, quoique dans l'invisible, d'être déjà un arbre plus merveilleux pour les oiseaux du ciel, pour le grand soleil du paradis, que celui qui vient d'être déchiqueté. Je dis : pour ces oiseaux, pour ce soleil, car ce qui restait d'*amour-propre* s'est fondu dans un *amour de soi* qui se conforme à l'ordre où nous sommes insérés, qui s'y rapporte au lieu de s'arrêter à nous.

Le vœu est dépassé dans le sens de la profondeur, vers la racine, le vœu que nous formulions tout à l'heure, de voir les épreuves « attiser la vie spirituelle et la cons-

cience de cette vie ». Car, en mettant les choses au pis, dans ce cas de l'agonie la plus extrême, où l'on n'a conscience que de désastre (je pense à nos frères finlandais en ces jours de leur écrasement), il ne reste plus guère de conscience de vie, selon l'expérience commune, et il peut y avoir beaucoup mieux que la joie : ce sens, qui passe tout sentiment, de notre vie inexpugnable. Inexpugnable, parce que son principe n'est pas seulement le pouvoir tenace, déjà si beau chez l'animal, de recommencer, de repartir, de reconstruire, mais de le faire en se réglant sur un idéal plus pur, infini.

J'ai eu l'air, au cours de cette analyse, de faire abstraction de la grâce. C'est que je tentais de décrire l'expérience spirituelle, et que la grâce est elle-même invisible, mais il va sans dire que, dans les cas où cette expérience se réalise véritablement, c'est que Dieu la fait réussir : pour que notre amour-propre ne s'exaspère pas en du dépit, dans le tourbillon où la souffrance nous happe, pour nous empêcher de sombrer dans le désespoir, de devenir amer, insensible ou dur, il nous faut une humilité dont notre nature corrompue est par elle-même incapable; pour que notre vue et notre amour désintéressés du Bien commandent effectivement notre conduite, alors que l'épreuve nous concentre d'une façon si cruelle sur nos biens qu'elle ravage, il faut que ce Bien invisible soit doué d'un attrait singulièrement efficace sur nos cœurs. Lorsqu'il en est ainsi — il n'y a que Dieu qui puisse voir s'il en est vraiment ainsi —, c'est que l'âme est sainte, c'est que la grâce du Christ y fait son œuvre, même si cette âme paraît incroyante.

J'ai encore fait abstraction de la grâce, en ce que j'ai essayé de saisir en sa pureté, indépendamment de l'activité vertueuse que la grâce déclenche, cet « en-deçà de la joie », ce « dépassement de la joie », qui est bien l'essence de toute joie excellente, mais j'ai agi en cela comme les physiciens qui doivent se donner des foyers

virtuels pour expliquer certains phénomènes optiques. A vrai dire, ce sens qui est « au-dessus de tout sens » et qui se refuse à la comparaison avec aucune joie, n'existe guère en sa pureté. Lui, qui fait que les joies sont joies, il apporte nécessairement des joies de toutes sortes avec lui, car la vie, dont il est la conscience en sa source, jaillit en actes successifs, très divers selon les objets, et qui procurent mille sortes de joies. Il nous faut parcourir maintenant ce monde des joies qui surgissent dans l'âme en grâce à la faveur de la peine.

4. *Les joies de la vie vertueuse au régime de l'épreuve.*

L'épreuve doit accroître l'activité vertueuse, même cette épreuve qui consiste, d'une façon paradoxale, en l'absence d'épreuves et d'activités, je veux dire la contrainte à l'inaction. Cette épreuve-là désagrège en ennui l'âme médiocre; elle oblige l'âme qui vit de grâce à une réaction. Le chrétien ne se préoccupe pas alors de « tuer le temps » pour éviter l'ennui; il a tellement mieux à faire! Il se réjouit de ce que du temps lui soit accordé, lui qui d'ordinaire en manque, pour des occupations merveilleuses de vie plus assidue avec Dieu, d'amitié, de miséricorde, de culture — culture de foi, culture profane (reçue dans une âme croyante qui assimile toutes choses à la lumière de la foi, dans la ferveur de la charité, dans les perspectives de l'espérance, aussi tout peut-il nourrir la joie surnaturelle).

A plus forte raison, l'épreuve accroît-elle l'activité vertueuse, lorsqu'elle oblige à quelque combat, soit contre la douleur, soit parmi les difficultés de la vie. Évidemment, dans la mesure où l'âme cherche ici-bas le bonheur, elle s'épuise dans ces luttes; mais plus elle est docile à la volonté de Dieu, mieux elle connaît cette *nourriture* que trouvait Notre-Seigneur à faire la volonté du Père. Car c'est le même Dieu qui nous donne à chacun une vocation particulière, qui combine les circons-

tances par où il nous fait passer, de manière à les faire le mieux correspondre à cet appel, et qui nous dispense du dedans les ressources nécessaires à ces exigences. Si donc notre activité est conforme à la volonté de notre Dieu, elle ne se soldera jamais par une déperdition de forces spirituelles, mais par un progrès, on trouvera le repos dans le labeur, la réfection dans la dépense de nos énergies, et tout profitera au bien de ceux qui aiment Dieu — c'est-à-dire encore à leur amour.

De fait, les saints, et les moindres chrétiens pour autant qu'ils vivent de grâce, témoignent en ce sens, avec un enchantement toujours renouvelé! Ils nous disent comme ils ont été tirés à point de leurs épreuves, alors qu'ils pensaient y être engloutis; les attentions raffinées dont ils furent l'objet, sous la forme de coïncidences étonnamment précises, où se cachait la main du plus charmant des amis; les forces inattendues qu'ils se sont découvertes aux moments nécessaires; le bien qu'ils n'ont jamais accompli mieux que quand ils se sentaient plus faibles. De telles expériences nourrissent la *sécurité* fondamentale que l'on éprouve à se savoir un esprit, hors des atteintes du monde et que l'espérance renforce contre l'enfer lui-même. Saurait-on, de cette connaissance *réelle*, qu'on est la Jérusalem établie sur les inébranlables montagnes, si l'on n'avait reçu de dangereux assauts? Ces expériences apportent aussi une *cohésion intérieure*, une possession des ressources propres en une progressive unité; on se sent devenir cette Jérusalem dont toutes les parties se tiennent ensemble, une vraie vision de paix, tranquille dans l'ordre. Car les épreuves font tomber ce qui diverge au gré des attraits multiples; elles nous obligent à vivre plus près de notre fond très simple dans la simplifiante volonté de Dieu. Enfin ces expériences ont ceci de bien remarquable qu'elles n'ont jamais reçu leur sens que par réflexion, après coup, comme c'est après que le cœur des pèlerins eut brûlé en écoutant sur le chemin d'Emmaüs parler le Seigneur

non reconnu, qu'ils remarquèrent, et encore sous une forme interrogative : « N'est-ce pas que notre cœur était ardent ?... » Ainsi de toute pure joie : elle est conscience de vie, mais à la façon de la joie que le coureur éprouve, qui est conscience de sa course, et précisément tandis qu'il court, il est trop occupé de cet exercice pour prendre garde à l'exaltation joyeuse qu'il en ressent. Ainsi de la joie du chrétien : il ne s'en avise pas; il souffre des épreuves, il se préoccupe d'agir selon la volonté de Dieu, il cherche Dieu, avec aridité peut-être, et voici qu'un jour on le remercie d'être toujours dans la joie, il reconnaît en des yeux et dans la qualité d'une affection le reflet de sa joie; quel étonnement! Lorsqu'il meurt, ou dès maintenant lorsqu'une étape de sa vie est franchie, tout à coup il s'aperçoit qu'il a traversé le printemps.

Le chrétien vit dans le moment présent, il est à ce qu'il fait. Il répond par ses actes vertueux aux objets que la Providence dispose; ces objets ont leur intérêt, ces actes ont leurs joies. Mais il ne se dissout pas dans la multitude de ces objets qui déterminent son action; il les compare toujours à son idéal vivant. L'ouverture de l'âme, qui est, comme nous l'avons vu, la cause profonde de toute joie humaine, est chez lui extrêmement concrète et consciente : elle est un regard sur le Christ Jésus. Précisons davantage : ici-bas, où nous sommes dans l'état passible de notre être, il faut que cette contemplation soit de préférence une familiarité avec le Christ *en sa Passion et sur sa croix.* Comme le Christ, en secret, nous travaille de sa grâce, cette imitation de notre modèle (nécessairement transposée selon la différence des épreuves subies), fait progresser notre mystique identification au Christ. Identification invisible comme la grâce qui la cause, mais génératrice dans notre conscience de sentiments qui sont, de plus en plus, « les sentiments du Christ Jésus ».

Détaillons un peu cela. Pressés par la souffrance, serrant d'autant plus étroitement notre cœur sur le Cœur

déchiré, nous y trouvons, dit la bienheureuse Angèle de Foligno, « comme un sang frais ». Cette fraîcheur du Sang sacré et de notre propre sang, nous ne la connaissons pas si nous ne sommes nous-mêmes déchirés. Elle stimule toutes nos vertus, particulièrement les plus hautes, dont l'activité est la plus vive : notre religion, notre espérance, notre amour. Nous offrons en un culte plus prompt au Dieu de notre Christ un sacrifice qui ressemble maintenant davantage au sien; nous aspirons, avec un mal du pays plus exigeant, à la patrie du ciel, et l'autre face de ce douloureux sentiment est celui d'une délivrance; nous rendons grâce à Dieu avec plus de ferveur de sa grande gloire, nous éprouvons la légèreté, la dilatation admirative de l'Ascension : notre Christ est vainqueur, — nous sentons maintenant de quoi — il est auprès du Père, il règne et son Règne se dilate. Parce que l'amour du Christ, puisé sur sa croix en son Cœur, nous anime, nos souffrances se pénètrent toutes de la tristesse de ce que son Amour soit si peu aimé; elles ne font plus que détailler cette tristesse, ou elles y renvoient, elles la font retrouver, chaque fois plus prenante. Mais qu'est-ce que cette tristesse-là, sinon l'envers de la joie, la joie de ce que notre Dieu soit Amour? Une joie qui en elle-même est sans ombre, mais dans l'ombre de laquelle nous pleurons ici-bas. La sainte *crainte* de la grandeur terrible de Dieu — d'autant plus terrible d'être l'abîme de l'Amour — nous fait accepter, avec quel cœur! les dépouillements; les coups, qui réduisent à la pauvreté des biens extérieurs, des amitiés, des talents personnels, sont agréés, sont reconnus, sous les coups intérieurs de cette crainte sacrée, puisée dans l'amour. La pitié que nos peines avivent pour le Christ que nous trouvons toujours plus bas que nous, si bas que nous ravalent nos épreuves, devient indiscernable de la tendre *piété* à laquelle il nous associe envers son Père des cieux, devenu notre Père par son agonie et sa mort; et comment sans cela pourrions-nous connaître

la seule douceur qui fasse posséder la terre, la douceur déchirante de nous sentir réellement les enfants de Dieu ? Lorsque nous ressemblons encore plus ou moins aux fortunés qui poursuivent sur la terre les joies de toutes les possessions, nous ignorons ce témoignage que l'Esprit de Jésus rend à notre esprit ; il faut que les choses de cette terre nous soient causes de ruine pour que nous éprouvions la douceur de l'accomplissement dans la contemplation de notre Christ descendu de la croix, étendu sanglant sur nos genoux. Il nous faut apprendre à nos dépens la douloureuse *science* de ce qui périt pour que les larmes qu'elle nous arrache nous rafraîchissent comme une rosée. Brisés, nous nous réjouissons avec saint Paul parce que nous sommes faibles, puisque la joie du Seigneur, selon le mot de Néhémie, est alors notre *force*, c'est alors que surgit le secours divin pour l'accomplissement de la justice, dont la faim et la soif grandissent. Dans l'angoisse des décisions à prendre, alors que la complication des intérêts ne nous permet pas même de choisir en connaissance de cause entre les grands inconvénients, nous recourons à notre Christ, qui sait le fin mot des choses, et son Esprit de miséricorde nous souffle à l'improviste le bon *conseil*, qui toujours incline vers une décision de miséricorde un peu folle selon le sens commun, mais qui remplit de paix notre cœur et que nous nous émerveillons dans la suite de reconnaître comme la seule vraiment prudente. Au-dessus de tout cela, une communion effective par la souffrance aux souffrances du Christ nous ouvre à tous les mystères de la foi; nous en recevons l'*intelligence* qui est refusée aux frivoles heureux, car tous ces mystères convergent, pour nous, à la croix; il est donc normal que ce soit par la croix que nous y ayons accès : de les pénétrer nous les sentons opérer en nous; leur lumière nous purifie, nous dilate, nous exalte, renouvelle en nous de jour en jour la « joie de la vérité ». Enfin cette participation aux souffrances du Christ nous livre les

trésors de la *Sagesse* de Dieu, nous y avons la connaissance savoureuse du trop grand Amour. Apre saveur ! Mais si nous nous en laissons brûler, nous donnons à toutes choses une singulière douceur, nous devenons des pacifiques et des pacifiants.

Que signifiaient nos plaintes, sinon que nous voulions sauver nos vies, compromises dans la ruine ? Il ne s'agit pas de sauver sa vie mais de la perdre. Nos vies sont ensevelies une bonne fois dans le sépulcre neuf. Elles sont perdues, c'est fait, et nous ne demandons plus au monde que de nous les faire perdre à nouveau chaque jour. Notre souci n'est plus que de marcher dans les voies du Seigneur. Il est ressuscité! Il est principe vivifiant! Loin que la joie à laquelle il nous invite soit sans rapport avec les peines qu'il nous dispense, l'Église pour nous y faire entrer, pour nous le faire concevoir et dire, emprunte les paroles des douloureux prophètes et les exhortations des apôtres, les exhortations mêmes qui ont soutenu les martyrs dans leurs combats. Écoutez combien le *jubilus* de l'*alleluia* est nostalgique! Il n'y a pas une mélodie grégorienne, si joyeuse, si fraîche soit-elle, qu'on ne puisse chanter sur des ruines. Pour avoir accepté que l'épreuve fasse tomber tous les personnages, l'âme chrétienne a retrouvé son enfance. Elle accède en un certain point secret, hors de toute atteinte, où, crucifiée en ce monde, elle est éveillée en sa foi au Christ glorieux. De ce point jaillit la lumière, la ferveur. Elle chante dans les voies du Seigneur. Elle ne veut que les saintes montées, elle aspire à vivre dans la maison du Seigneur tous les jours de sa vie, et cette aspiration même édifie en elle cette maison avec les débris de ses demeures provisoires. « Quand elle traverse la vallée des larmes, dit le Psalmiste, elle la change en un lieu plein de sources. »

fr. Pie-Raymond Régamey, O. P.

Le regard en arrière

Jésus-Christ l'a condamné si sévèrement, ce regard, les livres de piété l'ont si âprement désigné à notre haine, certains directeurs de conscience maladroits et quelques autres qui appartiennent à la race des « Monsieur Couture » ont si fâcheusement exploité, aux dépens de la paix du cœur, le halo d'imprécisions morales dont il s'entoure, qu'il est devenu peu à peu l'un de nos plus grands et plus ordinaires sujets d'épouvante. Avec la « résistance à la grâce » et le « péché contre l'Esprit », il forme ce terrible trident dont il suffit d'appuyer une des pointes sur la poitrine d'un chrétien pour le jeter en agonie.

Je n'en parlerai donc qu'avec prudence et en évitant d'abuser de son pouvoir.

Il faut cependant que j'en parle. De tous les ennemis de la simplicité chrétienne il est, en effet, le plus dangereux, en ce sens qu'il est le plus radical.

Et puisqu'il attaque en profondeur, allons nous-mêmes tout de suite au fond de l'affaire en remarquant que rien n'est plus étranger à Dieu, rien n'est plus impensable dans le cas de Dieu, qu'un regard en arrière. Le présent éternel mesure seul sa connaissance, et c'est dans une perpétuelle actualité qu'il engendre son Verbe. On dira que cela est bien trop élevé au-dessus de la condition humaine pour préjuger de notre cas et régler l'éducation de notre simplicité à nous. Mais il faut répondre

que c'est là, au contraire, un point de vue inséparable de notre propre comportement et j'ajouterai, par parenthèse, que nous hésitons beaucoup trop à régler notre vie sur ce que saint Thomas d'Aquin appelle les « mœurs de Dieu». C'est faire acte de fausse humilité, c'est à tout le moins se rendre coupable d'une regrettable inadvertance, que d'oublier que nous sommes créés à l'image du Créateur, et par rapport au problème qui nous occupe, nous pouvons présumer que plus notre regard sera semblable à son regard, mieux nous réaliserons notre destinée. Il est bien entendu d'ailleurs que cet idéal ne saurait avoir sa pleine raison d'être et sa parfaite réalisation que dans la vie de l'au-delà, la vie du Ciel ; mais c'est déjà beaucoup, même pour la vie présente, que de prendre conscience de l'objectif qui est à atteindre.

Images de Dieu, nous sommes aussi — on pourrait dire : d'abord — des images de Jésus-Christ. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de remuer beaucoup d'arguments pour comprendre que le regard de Jésus-Christ est, lui, un regard résolument fixé en avant. Établi, en tant que Verbe, dans le présent d'une connaissance divine dont il est à lui seul toute l'expression et qu'il épuise, si l'on peut dire, de la façon la plus définitive, le Christ en tant qu'homme est foncièrement orienté vers l'avenir. Il y a, on le sait, une caractéristique essentielle de l'être humain dans ce fait qu'il est un être d'avenir. C'est cette tendance congénitale que le « Fils de l'Homme » a porté au comble en lui-même. « Je suis la Voie », a-t-il dit. Non pas un de ces chemins de cimetière qui vont à travers les tombes, se heurtent aux murs et ne mènent nulle part. Mais une vraie route bien tracée, franche, décidée. Il est téméraire, je l'avoue, de prétendre pénétrer à l'intérieur de la méditation du

Christ; on peut cependant en deviner les grandes lignes. Quand Jésus de Nazareth marchait, suivi de son petit troupeau fidèle, à travers les champs et les villages de Palestine, à quoi pensait-il, je le demande, sinon à l'accomplissement de sa mission ? Ce bon Pasteur, en tête de ses brebis, où allait-il par l'esprit autant que par sa démarche corporelle, sinon vers le bercail ? Ce Rédempteur, que cherchait-il, sinon la restauration et le triomphe final du règne de Dieu ? Et n'avons-nous pas, enfin, de sa bouche, son propre témoignage ? « Je ne suis pas venu détruire, dit-il, mais accomplir », c'est-à-dire édifier, construire, bâtir. Il explique ailleurs : « Je n'ai qu'un désir — il s'agit bien de simplicité : *un* désir, une seule volonté — c'est de voir s'allumer un grand feu dans le monde. » Ailleurs encore : « Mon âme est troublée... Que dirai-je ? Père, glorifiez votre nom... » C'est bien le langage de celui qui nous a appris à commencer ainsi notre prière : « Père, que votre règne arrive. »

On voit par là à quel point l'Évangile nous autorise, nous invite même à nous relâcher du stérile empressement qui nous porterait à remuer sans cesse les cendres du passé. Notre-Seigneur n'a pas nié, certes, qu'il fût nécessaire de réparer, de mettre de l'ordre, de faire place nette avant qu'on ne s'élance vers une simplicité de perfection. Il a prescrit, par exemple : « Si, avant de monter à l'autel, tu te souviens qu'un de tes frères a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier. » Mais les paroles de ce genre sont relativement rares sur ses lèvres. Faites une liste de ces préceptes, que nous appellerons négatifs; dressez à côté celle des préceptes positifs, et vous serez confondus de la disproportion qui éclatera entre les deux sommes. Ce qui doit être, ce qui *doit arriver*, à savoir le règne de Dieu en nous et dans le monde, voilà surtout ce qu'il

nous a prêché. Et, parfois, avec quelle hâte, avec quelle avidité, il faudrait presque dire avec quelle avarice d'un temps dont il s'agit de ne rien perdre!

La fin du siècle dernier vit mourir une femme admirable, fondatrice de congrégation, dont l'existence avait été chargée et surchargée d'œuvres de miséricorde; les dernières paroles de « Bonne Mère » — c'est ainsi qu'on l'appelait — furent pour dire : « Dépêchons-nous, dépêchons-nous... » C'était, à sa manière, un écho de la voix du Sauveur : « Levez-vous, allons... » Et, pour finir : « *Sitio*, j'ai soif... » Des expériences se pratiquent actuellement — ce n'est pas toujours pour notre joie — qui montrent quel pouvoir peut rayonner d'un homme quand il est pour tout de bon, et vous pouvez traduire cela en plusieurs langues, « celui qui marche en avant ». Mais Jésus-Christ l'emporte sur tous les entraîneurs de peuples, non seulement par la pureté de son dynamisme, mais encore parce qu'il est, de loin, le plus logique, le plus obstiné, le plus incapable de reculer. C'est justement parce qu'il se sentait prisonnier de sa propre volonté et de cette adhésion donnée une fois pour toutes, le jour de l'Incarnation, qu'il connut pendant toute sa vie et même aux heures consolées, une agonie secrète qui préludait perpétuellement à celle de Gethsémani. Comme on se tromperait si on faisait de cette vie agonisante de Notre-Seigneur une défaillance! Elle ne fut, au contraire, qu'un conflit de forces, quelque chose comme, à l'estuaire d'un grand fleuve, un mascaret gigantesque. Ainsi, d'ailleurs, la volonté rédemptrice de Jésus-Christ finit-elle par submerger, comme une marée irrésistible, cette volonté de nature qu'elle ne cessa jamais de tenir soumise : « Que votre volonté, mon Dieu, se fasse, et non la mienne! » Ainsi s'acheva l'agonie de Celui qui mérite plus que personne d'être appelé

un « homme de désirs », et tel est le fond du drame de toute vie chrétienne.

Qu'on réfléchisse là-dessus. Qu'on pense encore au caractère positif du précepte de la charité. Qu'on se rappelle enfin ce qui nous est enseigné, ce qui nous est promis de la vie éternelle, tout le contraire assurément de ce qu'on a nommé — il a fallu un académicien pour trouver ce mot affreux — l'égocentrisme, mais bien plutôt la négation éternelle de l'idée de retour, mais un regard d'extase. De braves gens à l'imagination courte demandent quelquefois : « Que fera-t-on là-haut ? Pourra-t-on, du moins, revivre des souvenirs ?... » Eh! oui, on le pourra. Mais on aura tellement mieux à faire, et qui suffira tellement à nous combler !...

De là il sera loisible de descendre à des considérations prises dans l'ordre naturel. Car, nous l'avons vu, nous sommes, par nature, des êtres lancés en avant — j'ai failli dire : catapultés... — et le pouvoir que nous avons de ranimer le passé est ordonné tout entier à préparer l'avenir, un toujours meilleur avenir. De fait, l'homme ne s'épanouit et ne devient simple que lorsqu'il suit cette tendance et peut-être sera-t-il permis de dénoncer, à ce propos, l'erreur de certains systèmes qui voudraient être à la fois des constructions théoriques d'anthropologie et des thérapeutiques des désordres nerveux. Ce qui les caractérise, c'est justement le regard en arrière. Pour le psychanalyste, un instinct est « une impulsion inhérente à l'organisme vivant de *reproduire* un état antérieur », et la méthode de guérison des troubles psychiques consiste à revenir sur le passé pour rétablir un état qui implique lui-même une disposition rétrograde. Comment cela pourrait-il avoir une efficacité véritable dans un cas *humain* ? Ce n'est pas autre chose, a-t-on dit fort exactement, que « la restauration de la mort ».

On a opposé cette étrange psychologie à celle d'un autre neurologue, von Monakow, pour qui « le principe vital apparaît, au contraire, gros d'avenir », pour qui « la vie est une annonciation », et on a pu conclure que si « la désintégration joue dans la psychanalyse un rôle plus considérable que l'intégration », si d'autre part « c'est un caractère général des instincts de vouloir reconstituer de nouveau un état antérieur, *si la vie regarde en arrière*, elle est alors sans espoir. » Nous ne sommes pas qualifiés pour arbitrer cette controverse de savants, et d'ailleurs un psychologue catholique n'a pas à décider entre Monakow et Freud, son choix est fixé ailleurs depuis longtemps; il est intéressant cependant de noter comment de grands esprits ont discerné l'importance de ce fait vital : la direction du regard humain.

*
* *

Arrêtons là cependant des réflexions qui nous entraîneraient au-delà du but pratique que nous poursuivons et retenons — c'est déjà une leçon précieuse — que notre simplification ne peut relever que de l'ordre du mouvement et ne peut croître que si nous accélérons l'allure de notre marche en avant, vers Dieu, avec le Christ. On nous fit chanter autrefois : « Marchons au combat, à la gloire; marchons sur les pas de Jésus... » Pourquoi, hélas! oublions-nous si souvent que les pas de Jésus, à en croire le psaume, ce sont des pas, c'est une course de géant ? L'image ne vous plaît peut-être pas beaucoup et vous paraît évoquer assez inopportunément les contes de Perrault ? Saint Paul vous en propose une autre, celle de l'athlète tendu vers la borne. Après ce que nous avons dit, il faut convenir qu'elle représente assez bien une simplification humaine accomplie

non pas dans la démission, mais dans le plein exercice des forces vitales. Comme les énergies rassemblées du coureur créent en lui une synthèse de puissance qui s'accompagne de la joie de vivre au maximum et de donner toute sa mesure, ainsi l'épanouissement du chrétien et son unité profonde se réalisent par le déploiement d'un effort et la conquête d'un progrès. Une joie analogue s'y joint, et aussi une fierté. Véritablement, il y a dans un défilé d'athlètes, avec leurs têtes droites sans forfanterie et la ferme souplesse de leur allure, une des plus justes images qu'on puisse trouver de ce que devrait être le grand cortège de l'humanité chrétienne.

Que les « dieux du stade », cependant, ne nous fassent pas illusion. Ces pauvres « dieux », n'ont-ils pas justement l'âge du fils prodigue ? Et qui donc reprocherait à celui-ci d'avoir regardé derrière lui, au moins une fois, quand il revit en pensée les joies pures de son enfance et décida de refaire le chemin qui mène à la maison du Père ? Il y a, en effet, des regrets trop légitimes et salutaires. Il y a la nécessaire pénitence à laquelle le Christ a attaché un sacrement. Non, il n'est pas indigne d'un athlète chrétien de reporter son regard vers un passé plus ou moins chargé de fautes et de laisser monter du fond du cœur, comme l'explosion d'un chagrin d'enfant, des larmes, les plus douces, d'ailleurs, que des yeux humains puissent verser.

Toutefois, et cela montre à quel point Dieu aime, Dieu préfère la simplicité du regard porté en avant : jusque dans ce sacrement du retour, au cœur même de la grâce qui lui est propre, il a inséré une idée, que dis-je ? une force de départ, d'offensive, d'élan. Comme s'il voulait bien établir qu'il ne suffit pas de simplifier l'homme en corrigeant le mal d'autrefois, mais qu'il y faut joindre la préparation d'un meilleur avenir, il a

fait de la grâce reçue avec l'absolution un remède non seulement curatif mais préventif, c'est-à-dire orienté vers autre chose que cette faute qui, peut-être, occupait jusqu'alors d'une façon si péniblement obsédante le champ de la conscience. Non, il ne s'agit plus d'elle, à partir de ce moment où nous l'avons jetée par-dessus notre épaule, et à vrai dire son importance réelle ne venait que de l'empêchement qu'elle apportait à notre progrès. Nous étions par elle arrêtés sur la route qui mène à Dieu et fixés dans notre diversité malheureuse. Mais voici que le pécheur se relève et c'est pour repartir, c'est pour aller plus loin sur la route de la vie.

Ainsi en est-il, d'ailleurs, de toute purification chrétienne, qui n'a pas seulement pour but de remettre les choses en état, mais de disposer à de nouveaux départs. Telle est la véritable pureté, la véritable simplicité de la Loi nouvelle : non pas la netteté froide d'un marbre soigneusement poli et préservé de la poussière, mais la croissance d'un vivant dont les lignes se forment, s'assemblent et s'harmonisent à mesure qu'il approche de son terme idéal.

On doit faire les mêmes concessions et les mêmes réserves au sujet de cet autre regard en arrière : l'inquiétude dont une vocation peut être l'objet. Inquiétude souvent légitime, car l'erreur est possible ici comme partout. Parfois même, inquiétude nécessaire et voulue et inscrite par Dieu tout exprès dans un esprit humain. C'est un martyre auquel peu d'autres sont comparables, et telle fut, semble-t-il, plus que la flamme, la vraie torture de sainte Jeanne d'Arc. Pauvre Jeannette, dont la vie était si simple avant que le Roi du Ciel ne l'engageât dans cette chevauchée inouïe! Pauvre âme paysanne dépaysée dans le labyrinthe des intrigues de cour, déchirée entre les arguments de trop subtils théologiens

et qui ne cesse de regarder en arrière, mais oui, de regarder et d'écouter en arrière pour bien s'assurer elle-même que ses voix ne l'ont pas trompée ! Osera-t-on prétendre qu'elle se rendit par là indigne de son Maître Jésus-Christ ? C'était en réalité une épreuve sanctifiante et le mystérieux chemin d'une simplification en profondeur. On parle un peu vite, parfois, de la simplicité de Jeanne d'Arc, bergerette, fille des champs, humble pastourelle, fade héroïne de géorgique pieuse. Combien je lui préfère cette « *Jeanne au bûcher* » de Claudel et sa grande voix implorante : « Explique, frère Dominique, explique encore, frère tondu, ce qu'il y a dans le livre... », ce livre terriblement difficile à déchiffrer, certes, de sa destinée.

On est fondé à croire qu'il doit en être de même à proportion pour chaque destinée chrétienne et la conquête de sa véritable unité. Chacun doit s'attendre à connaître ce moment où la tête chavire, où l'on s'enfonce dans je ne sais quel noir tourbillon, où l'on éprouve enfin l'affreuse sensation d'être perdu : « Mais où suis-je Seigneur ? Seigneur, où êtes-vous ? » Et que te reste-t-il alors, pauvre brebis, sinon de subir ce tournis d'enfer jusqu'à ce qu'il lui plaise de s'arrêter ?

De même cependant qu'il faut se mettre en garde contre une fausse idée de la pénitence et retenir l'élément positif qui en fait, malgré l'indispensable et fatigante diversité de l'examen de conscience, malgré la nécessaire et souvent pénible analyse de la confession, une chose éminemment simplifiante, ainsi doit-on considérer cette nuit de l'esprit et le trouble qui accompagne souvent la mise au point d'une vocation, non pas comme un terme mais comme une *étape*. Ce serait dénaturer les intentions de Dieu, que de se complaire volontairement dans ces choses, et les vrais mystiques ne

s'y sont pas trompés. En acceptant la nécessité temporaire de tourner en rond dans le noir, ils ne cessaient de tendre à rompre la ceinture des ténèbres et guettaient la première éclaircie pour repartir, pour remonter. Il y a, dit-on, une certaine sagesse d'alpiniste qui fonce verticalement à travers couloirs, vires, cheminées, fissures et ne cherche d'issue que par en haut, allant parfois jusqu'à se fermer la route du retour en retirant une corde de rappel. En certains cas, c'est peut-être folle imprudence et je ne suis pas juge en cette affaire. Mais je sais une chose, c'est que cet exclusivisme, et répétons le mot : ce totalitarisme de l'effort, est bien ce qu'il y a de plus infaillible pour décupler les chances de victoire. Ainsi firent les saints, et si vous voulez savoir comment on se coupe à soi-même la retraite, fût-ce au-dessus des plus effrayants abîmes, étudiez l'ascension spirituelle d'un François d'Assise... Il y a un art de forcer les passages qui est commun à la grâce et à la nature, et il se ramène à une volonté intransigeante de simplification.

J'évoquais tout à l'heure Jeanne d'Arc se débattant comme quelqu'un qui se noie dans le flot des accusations de ses juges et dans la nuit de son propre délaissement intérieur. Mais voyez aussi son acharnement à suivre quand même la ligne qui lui fut tracée : « Va, va, fille de Dieu!... » Alors, c'est simple : elle va. Où va-t-elle ? Mais c'est encore tout simple : elle court au-devant de son unique but, de son unique lumière, de son seul amour. Écoutez, dans la flamme crépitante, le cri de la simplicité chrétienne; il n'est pas fait d'un nom de choses, il appelle une personne : « Jésus! Jésus! Jésus !... »

*
* *

Peut-être comprend-on un peu mieux, maintenant, pourquoi le Jésus de Jeanne d'Arc et de cent autres bienheureux entêtés de la charité a dit : « Quiconque met la main à la charrue et regarde derrière soi n'est pas propre au Royaume de Dieu. »

Il y a, en vérité, beaucoup de gens qui jouent un jeu dangereux. Je ne parle pas seulement du pervers qui se détourne de sa fin et, comme on dit en théologie, qui se convertit aux créatures, ni de ces victimes de l'*acedia* des anciens qui cèdent au regret d'être partis un jour à la trace de Dieu, je pense aussi à ces prétendus sages qui cultivent le désenchantement. « J'en ai tant vu, disent-ils... Quand je me rappelle!... » Or, il n'y a rien de plus difficile à manier que le désenchantement, rien n'est plus difficile à contrôler. C'est un cheval sournois qui finit presque toujours par jeter à terre et briser son cavalier; on ne le monte guère mieux que le désespoir.

Sagesse de Dieu, qui nous fait un devoir de l'optimisme !

Sagesse de Jésus-Christ, qui m'invite non pas à demander : Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Ni même à interroger trop anxieusement : Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Mais bien plutôt à supplier : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Ah! si je regarde ce qui est mort en moi, que ce soit, du moins, pour qu'autre chose, en moi, revive! Dépêchons-nous, mon Dieu, dépêchons-nous! J'ai soif de votre gloire où se cache mon propre bonheur! Mon Dieu, que votre règne arrive!...

Gardons-nous cependant d'une impatience qui serait inhumaine. Encore une fois, il ne faudrait aborder ce

sujet qu'avec la plus grande modération et une profonde pitié pour les âmes qui n'ont pas la force de simplifier leur vie en s'obligeant à ne regarder que devant elles ; peut-on éprouver le bonheur, d'ailleurs indicible, de se sentir un seul être entièrement remis aux mains de Dieu et s'arroger en même temps le droit de mépriser ceux qui sont encore retenus et divisés entre les mille attraits du monde ?

Ceux-là, il ne faut que les exhorter humblement et les prier de ne pas avoir peur de courir ce risque merveilleux : ne plus regarder que le Maître, Jésus-Christ. Mais la nature, dites-vous, ne peut s'y résoudre ? Eh bien! « si le petit enfant a peur, conseillait en pareil cas Sœur Thérèse, qu'il ferme les yeux. » Oui, et qu'il marche quand même, fût-il déjà enveloppé par l'ombre de la mort; qu'il fasse taire alors le scrupule de ne pas avoir peut-être tenu un compte assez exact de sa pauvre vie.

Toute proche de sa dernière heure, une de ces « petites âmes » dont Thérèse de Lisieux fut le modèle et l'inspiratrice, disait : « Je me jetterai dans Ses bras... »

Est-ce donc si difficile ?

Fr. Florand, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Les étapes spirituelles de Psichari

Chaque âme a son chemin pour rejoindre la voie souveraine qui mène à Dieu. Pour l'un, c'est le sentier tout hérissé de ronces et de hontes, où, les épaules courbées sous le poids de la condition humaine, les pieds tout englués dans la boue du péché, J.-K. Huysmans fuit l'universelle souillure. Pour l'autre, c'est l'allée droite et rigoureuse, dont la stricte perspective est l'iimage des observances et des liturgies, l'allée traditionnelle où Paul Bourget poursuit son désir d'ordre. Pour un autre encore, c'est la route banale, la route des pèlerins, la route de la piétaille, où Péguy, les yeux fixés sur la flèche de Chartres, tenant par la main la petite Espérance, s'en va patiemment à la rencontre des certitudes ancestrales. A travers les sables du désert, à travers les terres desséchées où l'eau vive de sa vie avait failli se perdre, le Centurion suit une piste qui n'appartient qu'à lui.

Parmi tant d'enseignements que nous donne cette brève existence, aucun n'est plus important que celui-là : d'une part, qu'une âme n'est jamais si éloignée qu'elle ne puisse entendre ce nom secret, ce nom intérieur dont Dieu l'appelle; d'autre part, que tout l'effort humain, si nécessaire et si admirable qu'il se manifeste, a besoin, pour atteindre à son but, d'une sommation décisive qui demeure mystère de Dieu. Nul exem-

ple plus frappant qu'Ernest Psichari, de cette énergie dans l'abandon, de cet effort dans la pleine confiance, que Charles du Bos désignait de cette expression magnifique; « la volonté bonne ». Mais nul exemple non plus ne prouve plus évidemment que cela même ne suffit pas, que le meilleur mérite ne fait encore que solliciter, implorer, préparer, qu'il faut autre chose, l'illumination soudaine qui, sur le chemin de Damas, aveugla l'Apôtre et, parmi les dunes du Tagant, pénétra d'amour le Centurion.

La course spirituelle de Psichari a été bien souvent décrite : on a scrupule à redire ce que les admirables textes du *Voyage* ont gravé dans notre mémoire. Le plus qualifié des témoins en a donné un commentaire pénétrant : Jacques Maritain[1]. Ce qu'il importe de marquer c'est comment cette transformation ou plutôt cette révélation de soi par soi, se relie à la démarche fondamentale de cette âme.

Le nom de Jacques Maritain ne vient point ici par hasard. A cette découverte d'une âme, d'un bout à l'autre de la route, son image est associée. Dans la course de Psichari vers les disciplines et les fidélités, deux figures lui avaient fait escorte, celle de Barrès, celle de Péguy; le long de cet itinéraire spirituel, nous en voyons deux autres, celles de Maritain et du R. P. Clérissac. C'est un des aspects les plus touchants de cette vie que d'avoir su maintenir serrés les liens de cette amitié véritablement fraternelle, qui, pendant plus de quinze ans, unit Ernest Psichari à Jacques Maritain. Elle était née au lycée, dans toute la fougue fervente de leurs quinze ans. Un peu plus âgé qu'Ernest, Jacques avait tout de suite pris sur lui l'ascen-

1. Dernier chapitre d'*Antimoderne*.

dant d'un esprit plus mûr sur un jeune cerveau qui respecte profondément les mérites de l'intelligence. La vie, trop souvent, distend ces chaînes de l'amitié adolescente, renverse ces jeunes hiérarchies; elle devait consacrer et confirmer cette affection. Dans les lettres, à travers les témoignages que nous possédons, nous découvrons, sans reprise, sans fléchissement, cette amitié faite d'une confiance absolue, d'une tendresse sans fausse honte, de la part du cadet teintée subtilement d'une vénération.

Elle devait avoir sur Psichari une grande influence. *Le Voyage du Centurion* en fait état. N'était-ce point pour des raisons que, plus tard, Psichari devait bien comprendre que Maritain était devenu chrétien ? A vingt ans, il avait connu lui aussi la nausée devant la sèche pourriture des philosophies, l'angoisse de cette ignorance fondamentale que les éruditions et les dialectiques sont impuissantes à apaiser. Ces « jeux mortels de l'intelligence » qu'Ernest devait dénoncer plus tard, c'étaient eux que son ami avait condamnés, le jour où il avait gravi, titubant de tourment, l'escalier de Montmartre et avait retrouvé la trace d'une fidélité aussi difficile à rejoindre pour le petit-fils de Jules Favre que pour le petit-fils de Renan. Pourtant, ce ne fut pas tout de suite que cet exemple agit sur Psichari. Au Congo, recevant de son ami la fameuse carte dont il parlera dans le *Voyage* : « J'espère que tu nous reviendras de ces solitudes croyant en Dieu », il n'éprouve qu'étonnement; cette carte, le Centurion l'abandonne au vent d'Afrique qui l'emporte. Mais une intuition exacte avait inspiré ces deux lignes.

A mesure que le philosophe chrétien assoit sa doctrine, la développe selon les grands principes du thomisme, la sollicitation de sa pensée s'exerce sur son

cadet[2]. Psichari admire son ami. Le verdict que son instinct porte contre le monde moderne, Maritain lui en fournit les considérants philosophiques. Et encore n'est-ce là que l'extérieur et le plus évident de cette influence : une autre s'exerçait, plus secrète, confiée aux puissances invisibles, par laquelle une âme, au plus fort de ses débats, se sentait attirée, protégée et comprise, dans l'attente et l'imploration.

Le jour où Psichari reviendra du désert, ayant fourni tout l'effort dont un homme est capable, c'est sur la charité de son ami, aidée par une autre charité, celle d'une épouse que tout unit en cette tâche, qui lui aplanira les voies et préparera les gestes définitifs. La prière que ces deux croyants avaient portée pour leur ami sur la montagne de la Salette l'escortera pendant les mois rapides de son existence chrétienne; elle prolongera plus tard le message que sa mort accomplit. Il est juste d'associer à cette destinée celui dont Maxence, au désert, évoquait les *joues transparentes,* les *yeux tranquilles et sûrs,* la *face blanche inclinée sur l'épaule fragile, la face de son ami.*

Où placer le point de départ de cette évolution spirituelle qui amènera l'enfant élevé dans l'agnosticisme à la ferveur de la croix? Cela est bien difficile à marquer. Peut-être ce point de départ se situe-t-il antérieurement à cette vie, dans le déterminisme des influences qui nous obscurcissent ou nous éclairent à notre insu. Psichari écrivait à Péguy qu'il sentait peser sur lui *l'hérédité de celui qui portait la soutane à vingt ans.* Renan,

2. « *Ta pensée, mon cher Jacques, est d'une essence si précieuse qu'elle exerce sur moi une véritable fascination.* » Lettre du 8 août 1908.

sur l'Acropole, au moment même où il évoquait la Vierge païenne, « la déesse dont le culte signifie Raison et Sagesse », entendait encore chanter dans sa mémoire les litanies de l'autre Vierge, « Rose mystique, Maison d'Or, Étoile du Matin... » Par-delà le philosophe apostat, quelle action exerçait sur son arrière-petit-fils le pêcheur trégorrois dont nous parle Henriette Psichari, « qui ne savait pas lire, mais qui avait fait trente-deux fois le voyage d'Islande avec la Vierge protectrice accrochée en haut du mât » ?

A l'enfant, un père qui s'y connaissait en disciplines intellectuelles avait fait lire l'Évangile et l'Imitation; plus tard Pascal et Bossuet. Il ne s'agissait que de former un style ; mais les nobles phrases, les sentences inoubliables inscrivaient si bien dans cet esprit la pensée qu'elles expriment que, quinze ans écoulés, en Mauritanie où il n'avait pas emporté le Nouveau Testament, Psichari le citera de mémoire, sans efforts. C'est qu'il y avait en lui, de toute évidence, autre chose qu'un dilettante qui admire le texte évangélique comme on admire Homère ou la poésie chinoise. « *Maxence avait une âme.* » En une heure creuse de l'enfance, cette âme avait frémi lors d'un séjour qu'avait fait Ernest chez des amis protestants, auprès de qui il avait trouvé un premier exemple de spiritualité chrétienne. Cette brève flamme s'était assoupie. Pourtant quand, licencié en philosophie, il songe à un sujet de thèse, celui auquel il s'arrête sur Fénelon, Mme Guyon et le Quiétisme, montre assez qu'il y avait chez lui au moins de la curiosité pour les réalités mystiques. Mais, à la vérité, il y avait davantage.

Mgr A. Le Roy, préfaçant une réédition des *Terres de soleil et de sommeil*, affirme que les impressions que Psichari y rapporte « sont, à proprement parler, celles

d'un païen ». Peut-on se permettre un avis différent? Sans doute, il faut bien le reconnaître, il y a dans ce livre encore si maladroit un hédonisme romantique, une exaltation assez puérile d'*égoïsmes renaissants,* d'*orgueils,* de frénésie quasi sensuelle, à quoi le simple héroïsme du jeune maréchal des logis donnait un démenti. Mais on y devine aussi tout autre chose; une angoisse secrète, peut-être fille de celle de Pascal (« *rien n'est sinon la minute ailée dont le passage nous laisse, avec un peu d'insouciance stoïque, un infini de détresse* »); le sentiment d'une juste hiérarchie (la beauté, *c'est la Grèce, c'est Rome, c'est la France chrétienne*), et, presque déjà celui d'une appartenance (« *l'Islam n'est point une partie des Foulbès comme le catholicisme est une partie de nous-mêmes* »). Quand, revenu du Congo, au moment même où il corrige les placards des *Terres de soleil,* il reçoit une lettre où Jacques Maritain le met en face des vrais problèmes, il répond en avouant qu'il s'en est trouvé *dans un grand état de trouble et de désarroi* et il ajoute ceci qui marque déjà une étape : « *Tout ce que je puis te dire pour l'instant, c'est mon attirance pour cette belle maison spirituelle où tu veux me faire entrer.* » Honnêtement, il ajoute : « *Mais je n'y entre pas...* » Soit, pourtant quel pas déjà franchi !

C'est ici que va se situer pour lui une rencontre décisive. Pendant le séjour en France, entre les deux campagnes africaines, bien qu'il voie souvent Maritain, il ne dépasse pas ce stade d'une sympathie intellectuelle dont, sans doute, la prestigieuse pensée de son ami est cause. Tout, jusqu'ici, n'a été que prodromes et signes avant-coureurs. Mais envoyé au désert, dans cet isolement et cette puissance où tout ce qu'il respecte le plus au monde l'investit de responsabilité et de grandeur, il

va obéir à cette loi impérieuse qui, déjà depuis longtemps, le guide des disciplines consenties aux fidélités retrouvées.

Désormais il va vivre au cœur de cette réalité si naturellement religieuse qui est celle de l'Islam. Il l'admire. « *Sur beaucoup de Français qui n'ont plus la foi, mais qui en ont gardé le regret, l'Islam exerce une puissante attraction.* » Il ne s'agit plus d'une sympathie intellectuelle, mais d'un besoin d'âme. « *Il enviait des gens que le doute n'a point effleurés, dont le cœur est resté pur et religieux... Il aurait voulu leur crier, à ces Maures : « Moi aussi, chers enfants, j'ai mes prières et j'ai mon Dieu ! » C'était en vain. Aux heures de prières, leur âme était plus haute que la sienne. Elle nageait dans un océan de lumière. La béatitude. La sienne, elle, était vide et lâche, désemparée...* [3] » Les musulmans, par leur exemple, lui font éprouver sa faim et sa soif, l'exigence d'absolu qui est en lui.

Ils font davantage. Un dialogue s'engage. Voici qu'un jour, un compagnon maure l'interroge sur cette religion des « Nazaréens » dont il est curieux. Il sait qu'ils ont eu un grand prophète, Issa, inférieur à Mahomet sans doute, digne pourtant de tout leur respect ; mais certains points lui demeurent incompréhensibles; par exemple, les Roumis croient en un seul Dieu ou en

3. Devant les pylônes de la télégraphie sans fil, il dit à un Musulman : « Tu vois, les Maures sont fous de vouloir résister à des gens aussi riches et aussi puissants que les Français. » Et Sidia de répondre *cette phrase inouïe* : « Oui, vous autres Français, vous avez le royaume de la terre, mais nous, les Maures, nous avons celui du ciel! » Faisant alors *un assez triste retour* sur soi, Psichari note qu'il eût voulu dire : « *Tu te trompes; tu as ton Dieu et j'ai le mien. Tu as ton prophète et j'ai le mien, qui est fils de Dieu, qui a été fils de Dieu, qui a été crucifié, et qui est assis à la droite de son Père!* »

trois. Que va faire le lieutenant français ? Va-t-il répondre qu'il n'est pas chrétien ? Il décevra cet homme, qui le méprisera, et, à travers lui, méprisera la France. Il tenait *à rester Français, mais alors, tout naturellement, du même mouvement,* il parle *du Christ en chrétien* et il eût éprouvé *la plus grande honte à ne pas le faire.* Ainsi affronté aux Maures, non seulement il découvre son besoin profond de croyance, mais il apprend que cette croyance, il n'est pas libre de la choisir, qu'elle lui est imposée par tout ce qu'il y a en lui de fidèle et de probe, que le Christ, à son insu, le liait [4].

Et plus il médite le christianisme, plus il se sent attaché à lui. Devant la maxime musulmane : « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs », le sursaut d'indignation qui le secoue l'éclaire sur soi. Dans le christianisme, il sait qu'il y a autre chose que ce qu'il interprète comme une préférence intellectualiste [5] : le sacrifice soutient la foi en Dieu et des milliers de croisés en répondent. Tout ce qu'il poursuit, tout ce qu'il admire se satisfait dans cette conception : *la morale du plus saint des Maures ne suffit pas encore au plus pécheur des Francs.*

Tels sont donc les trois degrés qu'il a gravis dans la solitude saharienne. Il a mesuré son désir de croire.

4. On peut voir l'expression de cette attitude spirituelle dans un petit drame en vers, *La nuit d'Afrique,* qui n'a pas été publié mais dont nous connaissons le thème. Un officier qui se croit agnostique est fait prisonnier par des Maures insoumis. Il aura la vie sauve s'il déclare nettement qu'il n'est pas chrétien. Il se refuse à cette trahison et meurt en récitant le *Credo.* Première maquette du *Centurion.*

5. Il semble que Psichari n'ait pas entièrement compris cette phrase qui, selon M. Massignon, exprimerait seulement la prééminence de la contemplation (et non de l'intellectualisme) sur l'action. Mais, observe Maritain, cette phrase est « la formule typique d'une pensée qui ignore la charité ».

Il s'est senti rattaché au christianisme. Il l'a préféré. Étape d'une grande importance, certes, mais dans laquelle il serait tout à fait inexact de faire tenir l'explication entière de cette conversion. D'autres influences agissaient sur lui, et cette démarche de sa pensée ne fait apparaître que certains signes extérieurs de son évolution spirituelle. Un travail infiniment secret s'opérait dont il est malaisé de fixer avec exactitude les aspects.

Pendant tout le séjour saharien de 1909 à 1912, on le devine travaillé par la force qui est en lui, mais jusqu'au dernier moment, encore arrêté devant l'essentiel. Les lettres qu'il écrit à ses divers correspondants n'ont pas toutes le même ton. *L'Appel des Armes*, qu'il rédige alors, se ressent de ce frémissement intérieur : le désir d'une foi y apparaît comme à la traverse, échappant à l'intention primitive du plan. Et plus tard, quand il reconstituera cet itinéraire d'âme dans *le Voyage du Centurion*, la pudeur et les nécessités du livre l'amèneront à modifier certaines perspectives : « *Cette conversion,* dira-t-il, *n'est pas ma conversion.* » C'est plutôt par *Les Voix qui crient dans le désert* qu'on peut le suivre : ce carnet de route, si direct, si simple, est peut-être le plus émouvant de cette œuvre.

Considérons donc Psichari au moment où il va revenir en France après trois ans de Sahara. Par quoi a-t-il été rapproché du christianisme ? Il a voulu, comme il dit à Maritain, « *retrouver son cœur enlisé dans la vase du monde moderne* ». Il a été piqué par l'aiguillon pascalien, l'aiguillon de se dire : « *Mais où suis-je ? Où vais-je ? Quel est donc le sens de cette énigme que je suis ?* » Il a trouvé dans la morale chrétienne *une règle pour chaque cas* et son besoin de discipline s'y est sa-

tisfait. Il a enfin, à cause des Maures, identifié la fidélité française à une fidélité chrétienne. Mais tout cela le laisse persuadé, non croyant. Il le sait et rien n'est plus émouvant que cette lettre du 12 juin 1912, écrite de Zoug, où il explique à son ami Maritain sa position exacte. Admirable sincérité! Il sait qu'il n'a pas la foi. « *Je suis, si je peux dire, un catholique sans la foi.* » Il mesure parfaitement le rôle de la grâce, mais il ne possède pas la grâce. Du christianisme, il voudrait assumer tous les risques et toutes les exigences, mais il n'en attend rien, ou plutôt il en attend tout, sans réclamer rien : « *Je prends tout, dans la religion, sauf mon salut.* »

On voit bien, ici, ce que des esprits catégoriques ont à dire sur une telle attitude. Cette apologétique de l'extérieur prête aux sarcasmes des pharisiens [6]. Il est facile de dédaigner ceux qui, en tâtonnant, s'en remettent à Dieu et à sa grâce quand on a la conviction de les pos-

6. Devenu chrétien, Psichari écrira à Charles Maurras cette lettre où il définit la véritable attitude du croyant devant de tels cas. « Dans votre dernier livre, à la lecture de certaines pages — comme celles de votre remarquable chapitre : *L'incroyant et le bienfait du catholicisme* —, j'ai ressenti plus que du respect pour votre sincérité et plus que de l'admiration pour vos profondes analyses, je veux dire une véritable affection qui tient, je crois, à la force même de mes croyances catholiques. Si je comprends bien, vos ennemis vous reprochent de n'avoir pas la foi. Est-il un reproche plus absurde, même du point de vue théologique ? Ceux-là seuls sont condamnables qui refusent la grâce offerte et qui, aveuglés de lumière, persistent à rester dans l'ombre. Ceux-là commettent le péché contre le Saint-Esprit, le seul, dit Notre-Seigneur, qui ne puisse être remis. Mais devant votre évidente bonne volonté, devant l'indiscutable bonne foi de votre recherche, que nous reste-t-il à faire, à nous chrétiens, sinon à prier très humblement pour vous, sans nous croire meilleurs que vous et sans nous prévaloir de grâces éclatantes qu'il a plu à Dieu de nous accorder d'une façon absolument gratuite et sans nul mérite de notre part ? »

séder sans troubles. Mais celui qui voit dans les cœurs en juge parfois autrement et il advient que l'humilité de l'aveu, l'honnêteté du témoignage le sollicitent mieux que telles arrogantes prières. « *Si je sers loyalement l'Église et sa fille aînée, la France, n'aurai-je pas fait tout mon devoir?* » Vouloir servir, avoir confiance, prendre parti pour le Christ contre ses ennemis, n'était-ce pas préparer à Dieu ses voies?

Les circonstances de sa vie n'y aidaient-elles pas aussi? « La vraie religion, avait dit Renan, est le fruit du silence et du recueillement », on pourrait ajouter : « et du renoncement ». Tout cela ne manquait point au Centurion méhariste qui, pendant de longs mois, n'avait connu d'autres horizons que celui du sable, d'autre visage humain que celui de ses partisans maures. Ces mêmes circonstances, à vingt-trois ans, ne lui avaient point semblé comporter la moindre signification spirituelle : la solitude de sa première Afrique lui avait paru plus propre *à susciter l'orgueil humain*, qu'à inciter *à la chrétienne humilité*. Mais, lors de son second séjour africain, le désert mystérieusement accordé à la dénudation qui s'est opérée en son âme se révèle dans sa vraie signification. Le silence lui apparaît ce qu'il est, un *grand maître de vérité*, tandis qu'il a l'obscure espérance que son abnégation, l'austérité de sa vie, la misère physique de cet effort quotidien, pourront le *racheter de bien des misères*. Dans sa parfaite humilité, il s'écrie : « *Ah! comme j'aurais su utiliser cette terre, si j'y étais venu en chrétien!* »

N'est-ce pas le moment de se souvenir de ce Pascal que Maxence paraphrase : « *Or, voici ce que répond le Maître du Ciel et de la Terre : « Tu me cherches et je suis là...* » — Tu ne me chercherais pas, dit Jésus, si tu ne m'avais déjà trouvé.

***

« *Maxence avait une âme, il était né pour croire, et pour aimer, et pour espérer. Il avait une âme, faite à l'image de Dieu, capable de discerner le vrai du faux, le bien du mal. Il ne pouvait se résoudre à ce que la Vérité et la Pureté ne fussent que de vains mots, sans nul soutien. Il avait une âme, ô prodige !...* »

Dans ces phrases où Psichari, à travers Maxence, se peint, réside tout l'essentiel de ce drame. Qu'importent les conditions les plus favorables si l'homme qui en bénéficie n'en tire que l'insouciance de l'action ou l'ennui de la solitude ? A quoi sert que l'intelligence et même la conscience discernent clairement la route s'il manque au caractère la force de s'y engager ? Une puissance intérieure menait Ernest Psichari, à laquelle il ne se dérobera point. Il ne s'agit pas de débat, de discussion, d'arguments, mais d'une attitude de tout l'être. Ce passage des *Voix qui crient dans le Désert* la définit parfaitement.

Le soleil vient de disparaître; il a plu, le ciel est pâle, nuancé, d'une pureté divine. Maxence écoute en lui la voix intérieure, pressent les réalités dont cette admirable transparence est le symbole.

Je sens qu'il y a, par-delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs, l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers une région morale plus élevée que celle où je vis aujourd'hui. Ce soir, nous désirons de tout notre amour leur pureté, leur humilité, leur pitié, leur chasteté, leur sagesse en leur force, leur science, leur piété. Nous concevons que l'on puisse aspirer à la perfection.

Quand je pense au problème de la foi, aucune des difficultés soulevées par l'exégèse moderne n'arrive à m'émouvoir. Les pré-

tendues « contradictions des synoptiques » ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. Si ignorant que je sois, je sens bien que d'aussi misérables discussions ne sauraient entraîner une conviction, quelle qu'elle soit. En fait — toute la question est là —, il s'agit de savoir si l'on désire un certain fond moral, un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel ou non; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse? Là est toute la question. A tout argument, on peut opposer un argument, et ainsi apparaît la vanité de l'argumentation. Si donc ce désir d'agrandir son cœur, si donc ce goût de Dieu n'existe pas, nulle preuve ne peut être administrée utilement, nul argument n'est efficace. Mais si l'on aime à s'attarder à cette angoisse du chrétien qui n'est que le désir de la perfection, si l'on ne redoute pas l'absolu, mais qu'au contraire on se sente un cœur assez vaste pour le contenir, si l'on a assez de finesse pour désirer autre chose que la morale naturelle, si binfaisante fût-elle — alors l'on n'est pas loin de dire comme saint Paul foudroyé : Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Page pleinement révélatrice du mouvement d'âme qui porte le Centurion, exactement le même que nous lui avons vu en d'autres circonstances, dans l'ordre des humbles disciplines comme dans l'ordre des plus difficiles vertus. Rien de plus éloigné d'un raisonnement, d'une décision intellectuelle; c'est la réponse à un appel, c'est l'abandon à un destin. Il est deux catégories d'esprits, parmi les hommes : ceux pour qui tout se ramène à des équations, des élucidations, des démonstrations, qui conçoivent le monde et la vie selon des formules sereinement algébriques; ceux qui savent que toute preuve si nécessaire et si valable soit-elle n'est encore rien au prix de cette force secrète qui crée l'homme plus grand que soi, le fait participer au mystère des êtres et des choses, et qui procède moins de la connaissance que de

7. *Voix qui crient dans le désert*, pp. 90-91.

l'amour. Il y a là une option fondamentale; on est de l'une ou de l'autre espèce. Maxence ne se trompait point quand, parlant de sa jeunesse, il montrait que son choix était fait avant même qu'il ne fût devenu clair. Il *avait une âme*; toute son évolution spirituelle n'a fait que la rendre plus consciente et plus présente.

C'est cette profonde conviction, alors même qu'elle n'apparaissait point en pleine lumière, qui soutenait Psichari. Il se sait, il se sent appelé. Il ne sollicite pas Dieu, mais il est prêt à Le recevoir, s'Il daigne. Aucune foi, plus que la sienne, quand elle sera complète, ne réalisera totalement cette définition qu'a proposée de l'être Gabriel Marcel : une attente comblée.

Rien ne serait plus faux que de juger de cette conversion comme de tant d'autres, d'y voir une secousse violente, un pathétique bouleversement. Tout prêtait au romanesque ; rien n'y céda. « *Je n'ai pas traversé de* crise *en Mauritanie,* nous dit-il. *Nul drame intérieur, nul déchirement. Nulle anxiété. Une attente calme, appuyée sur la certitude que les sacrements sauraient bien me donner plus tard la foi qui me faisait défaut.* » Il a employé aussi cette expression : *foudroyé sur la route du Désert;* pour lui-même, elle est presque excessive. Saint Paul a été vraiment foudroyé, changé d'un seul coup d'ennemi en fidèle, touché par Dieu à la vie et à la mort. Pour le Centurion, c'est bien plutôt un lent mûrissement; sa voix répond à Dieu, d'abord balbutiante, puis de plus en plus assurée. Dans cette transformation de cette âme, c'est l'action de Dieu qui est manifeste : on n'en connaît guère de plus éclatant exemple.

Il pensait, nous l'avons vu, que sa part à lui était d'accomplir tous les efforts qui étaient en son pouvoir,

puis de s'en remettre. « *Effort et soumission, liberté et servitude, voilà le plus haut état de la conscience humaine (...). La grâce est la part de Dieu. Le désir de la grâce est ma part.* » Et encore : « *Une chose nous est demandée : le désir, l'humble désir du vrai. Il dépend de nous de l'avoir ou de ne pas l'avoir. Mais pour peu que nous l'ayons, nous sommes bien assurés d'avoir au-delà même de ce que nous désirons, et de recevoir l'infinie miséricorde, en échange de la plus petite bonne volonté.* » Et enfin : « *Ne pas résister à la vérité quelle qu'elle soit, attendre, attendre patiemment, sans nervosité, sans inquiétude, attendre l'hôte que l'on désire, et dont pourtant on ne sait rien.* » Admirable humilité ; elle force Dieu à répondre. Bien avant d'avoir compris que cette attente était satisfaite dès l'heure où elle était, Psichari portait en soi la certitude d'être, un jour, comblé. « *Nous nous rendons, Seigneur !* » s'écrie le Centurion aux dernières pages du *Voyage,* mais c'était bien avant qu'il s'était déjà rendu, peut-être à l'heure où, enfant menacé par le mal, il avait eu la force de s'arracher à soi-même, d'écouter une voix dont il ne pouvait pas encore connaître la signification.

Cette attente de Dieu s'exprime dans tant de pages qu'on n'ose en détacher aucune. Toute la fin du *Voyage* en est comme soulevée, emportée dans une course ascendante qui s'achève par le cri célèbre : « *Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer ?* » Et la certitude d'être, un jour, enveloppé par la grâce ne s'y manifeste pas moins. « *Comme j'aimerai, quand je croirai !* » De quoi donc procède cette certitude ? Psichari pensait que cette grande espérance *lui venait de l'eau du baptême* qu'il avait reçu, enfant emmaillotté de langes, enfant qui ne sait pas. Sans doute, mais pour tant d'hommes il semble que cette eau demeure

inefficace, qu'elle ait glissé à jamais sur un front qui n'en a point gardé la lustration! Il faut voir dans cette espérance la récompense même de ces efforts que, toute sa vie, il avait accomplis, de cette soumission aux disciplines qu'il avait si courageusement acceptée. Le « Frappez et l'on vous ouvrira! Demandez et vous recevrez! » de l'Évangile, l'expérience de Psichari en montre la vérité. En se contraignant à l'ordre, il avait, sans le savoir, servi celui de qui tout ordre est voulu et témoigne; en se vainquant soi-même, il avait préparé le chemin à Dieu.

Cette pression intérieure devient si forte qu'à une heure où il n'est pas encore croyant, il connaît *une de ces minutes qui restent ineffaçables dans la vie.* Désert, il est midi; *la chaleur bruissante* invite au repos. Abrité sous un arbre, il lui semble *être en cette terre comme dans un berceau.* Pour la première fois de sa vie, il tombe à genoux et il sent que ce geste nouveau lui a été *commandé de très loin,* que *toute résistance eût été impossible.* Ainsi Maxence, en une heure de *paix,* de *joie,* de *fraîcheur délicieuse,* pense : « *Ah! si un prêtre s'était dressé devant lui, avec le geste qui pardonne, peut-être ce soir-là...* » Que fallait-il donc pour que tout se parachevât? Quelques-unes de ces circonstances extérieures où se marquent les intentions dernières de Dieu, l'intervention d'un homme qui sût témoigner de sa parole.

Ernest Psichari rentre en France après trois ans d'Afrique le 2 décembre 1912. Le plus attentif des amis, à qui il a confié tout ce qui est advenu en lui, va aplanir la route et faire que les voies de Dieu coïncident avec les chemins des hommes. Dans l'état où se trouvait le

Centurion, il suffisait de peu de choses. Le prêtre dont Maxence déplorait douloureusement l'absence était là. Une sympathie humaine, peut-être le truchement et le symbole de l'amour que Dieu porte à chacun. Le R. P. Clérissac fut cet instrument.

Ce grand Dominicain, on nous l'a peint admirablement[8] « réservé à Dieu », tout illuminé par une lucidité sereine qui était « presque redoutable à force de pénétration », mais dont le ressort décisif était la charité. N'avait-il pas écrit lui-même : « La vie chrétienne est à base d'intelligence »? Ce « guide incomparable dans la vie spirituelle » possédait les vertus qui pouvaient le mieux combler l'attente du jeune officier rigoureux et fervent. Il n'y avait rien en lui d'efféminé ou de mou; la noblesse de sa physionomie et son rayonnement témoignaient de cette âme exigeante. Un prosélytisme trop sentimental eût inquiété le Centurion; et il fallait que son esprit et son cœur fussent simultanément satisfaits. Dans la mutuelle confiance qui va s'établir entre ces deux êtres, on ne peut s'empêcher de voir l'accomplissement d'une intention providentielle.

Dès le premier moment où ils se trouvent en présence, le rapport s'établit entre eux qui dominera toutes leurs relations. Avec une docilité d'enfant, Psichari s'en remet à celui qu'il a choisi pour guide du soin de tout diriger pour lui. Ce n'était pas en vain qu'il avait tant médité sur la signification de l'obéissance : cette vertu qu'il avait toujours préférée le récompensait; il en était si pénétré que, tout naturellement, il l'utilisait à ses fins les plus hautes. Jusqu'au dernier moment et dans tous les détails de son existence chrétienne, c'est

8. Voir la préface de J. Maritain à la réédition du *Mystère de l'Église* du R. P. Clérissac (Éd. du Cerf).

au P. Clérissac qu'il demandera conseil et appui. En lisant les admirables lettres qu'il lui adressa, on comprend ce que peut être la paternité spirituelle et comment une âme agit sur une autre par la parole et par l'exemple. Ce moine modeste qui, d'un enseignement considérable, n'a laissé que de rares, encore que très précieux, *disjecta membra,* ne dirait-on pas que le Centurion a été investi de la tâche de témoigner pour lui, de garder son nom de l'oubli ? [9]

« *Cet homme a une tête magnifique, des yeux de feu, une bouche amère, une figure de souffrance et de foi. On sent un homme ardent, un esprit solide, un grand cœur, ennemi des faiblesses, des dévotionnettes, des bigotteries, mais plein d'un feu intérieur qui rayonne.* » Tel est celui dont Psichari esquissait l'image dès leur première rencontre et à qui la dernière étape de sa vie est étroitement associée.

Sur cette dernière étape, nous possédons deux documents si beaux dans leur parfaite simplicité qu'il serait vain de prétendre les commenter. Tandis que Psichari lui-même notait, du 1er janvier au 19 octobre 1913, à peu près chaque jour, tout ce qu'il avait fait, pensé, éprouvé [10], un témoin, discret et amical, inscrivait, de son côté, tout ce qui lui était visible de cette aventure d'une âme [11]. Ce qu'on voudrait marquer ici, c'est le caractère même de cette démarche, si parfaitement ana-

9. Le P. Clérissac mourut en novembre 1914 : il venait d'apprendre la mort d'Ernest Psichari.

10. Mme Henriette Psichari a cité dans son livre de nombreux passages de ce journal.

11. Nous connaissons ce second document, le journal de

logue à celle que nous lui avons vu accomplir en d'autres cas, si révélatrice.

Décembre 1912 et janvier 1913 ne semblent encore que marquer des approches. L'influence de Jacques Maritain s'exerce, sans aucun doute, profonde. « Pris Jacques à Stanislas », dit quelque jour l'agenda de Psichari. On imagine les conversations amicales, la joie de cette présence retrouvée après trois ans d'absence, et retrouvée si proche, si parfaitement attentive. Il se dit encore « catholique sans la grâce », nous apprend l'autre journal. Et ses notes à lui nous le montrent toujours bien réticent devant les manifestations extérieures de la foi, presque irrité devant *l'extrême dévotion,* cette dévotion dont quelques semaines plus tard, il adoptera avec passion les plus strictes pratiques. Mais déjà il implore, il sait d'où peut lui venir la réponse. « *10 janvier. — Viens à moi, Seigneur mon Dieu, et me donne des pensées qui ne soient que de noblesse et m'aide à achever dans la pureté du cœur et de l'esprit, la tâche que j'ai commencée avec toi...* » Et encore : « *16 janvier. — Il fallait que cet amour-là vînt.* » Il fallait : on le sent au bord de la décision.

Ce qui va l'y résoudre, c'est le vieil adversaire qu'il connaît bien maintenant, la nausée, plusieurs fois déjà réprimée et que, désormais, il faut faire cesser pour toujours. Il se sent tiraillé, déchiré, son ami lui a dit que, depuis trois ans, au couvent bénédictin d'Oosterhout, tous les jours on prie pour lui; et son cœur se *fond de tendresse.* Mais la misère est toujours là si proche, la misère de sentir *son âme si pourrie,* de ne pas avoir encore franchi la porte. Deux fois déjà il est allé à la messe ; mais la seconde fois il a paru « absorbé,

Mme Raïssa Maritain, par quelques citations importantes dans le livre de M. Henri Massis : *Notre ami Psichari.*

peu communicatif ». C'est qu'en cette heure, tout se joue. C'est le dimanche 2 février.

Le lendemain même tout est joué. Psichari s'est trouvé de nouveau en présence du P. Clérissac. Ils ont passé deux heures en tête-à-tête. Tout, dès lors, devient parfaitement simple ; le mardi 4, dans une petite chapelle privée, Psichari se confesse, lit les Professions de foi de Pie IV et de Pie X ; le P. Clérissac est debout « comme un témoin devant Dieu ». Le 8 février, le saint évêque de Versailles, Mgr Gibier, lui confère le sacrement de la confirmation. Le 9, enfin, après sa première communion, Ernest Psichari va en pèlerinage à Chartres. Désormais tout est achevé.

Mais qu'est-ce donc qui a déterminé cette résolution définitive ? On dirait qu'en quelques jours Dieu a achevé de vaincre lui-même les résistances ultimes. Tout ce qui demeurait encore incertain s'est soudain mis en route. Le secret de cette dernière décision ne serait-il pas dans ces phrases du journal intime, à la date du 28 janvier ? « *Journée de méditation affreuse. Tout ce que je fais me dégoûte. Je sens de plus en plus combien j'ai besoin d'une règle, et j'avais la même impression en 1904, quand je me suis engagé. Quelle mystérieuse correspondance !* »

Par là on le saisit bien. Il comprend qu'à prolonger son attente, maintenant surtout que la solitude saharienne ne le protège plus, il risquera d'en laisser perdre les plus précieuses promesses. Ce dégoût rappelle affreusement un autre dégoût, celui qu'il a vaincu jadis en se soumettant. « Il faut parier. » En cet instant encore ne serait-ce pas qu'il parie, une fois de plus ? Maritain, le P. Clérissac, le moine inconnu d'Oosterhout, et ces saintes dont il a médité récemment l'exemple, Hildegarde, Mélanie, tous ces milliers d'a-

pôtres, de croisés, de fidèles qu'il a évoqués un soir, dans le désert, c'est à eux tous qu'il faut s'en remettre. Il s'engage. Et comme il lui était arrivé, déjà plus d'une fois, ce mouvement d'âme lui donne la meilleure récompense, en le menant plus haut et plus loin.

*
* *

« *Vous m'avez appris qu'il n'y a, comme disait sainte Angèle, qu'un livre à lire : La Croix. Puissé-je maintenant l'écrire, ce même livre, mais au-dedans de moi-même...* » Ainsi Psichari parlait-il au P. Clérissac et telle fut sa règle, dès le lendemain de sa conversion. Cette unique année de plénitude chrétienne, on la voit à travers ses lettres par quelques témoignages, si parfaitement réussie qu'on en vient à douter qu'un tel palier eût pu jamais être dépassé. En soumission à cette religion qu'il vient d'embrasser, tout en lui s'ordonne; il entre à plein dans la réalité vivante de la foi.

C'est une foi lucide. Aucun sacrifice de l'intelligence, mais, au contraire, son exaltation et son accomplissement. « La noble ivresse » qu'il avait aimée, se satisfait dans ces perspectives nouvelles où tout ce qui était encore obscur est devenu clair. Il veut une *religion appuyée sur une large culture,* et s'il s'oppose plus que jamais aux intellectuels, c'est parce que leurs connaissances, à eux, lui semblent incomplètes, déracinées, c'est pour faire retour à la véritable intelligence, *la plus grande des simplicités.* On le voit, dans les cinquante dernières pages des *Voix qui crient dans le désert,* passer en revue l'essentiel des dogmes chrétiens, les analyser l'un après l'autre, s'efforcer d'en retrouver la racine dans son âme même et dans son

esprit. Les théologiens définissent la foi comme un acte de l'intelligence surnaturalisé par la réponse que fait Dieu; la grâce était venue; mais l'élan de l'homme ne cessa jamais de lui correspondre.

Mais si l'intelligence est un des caractères de cette foi, l'autre est l'amour. Cet amour de Dieu, que Maxence avait connu au désert — *ce gonflement d'amour, cet abandonnement d'amour, cet épanchement* — il ne cessa d'en approfondir les assises et d'en éprouver la déchirante joie. « *Je sens*, écrit-il, *que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera.* » Et un prêtre qui le rencontra à ce moment-là, parle de lui comme d'une « âme eucharistique ». Cette connaissance que donne l'amour, plus pénétrante et plus complète que celle de l'intelligence, il l'a possédée par le mouvement le plus spontané de tout son être; elle s'exprime de cent façons dans le *Voyage du Centurion* (qui s'achève par ce mot « aimer »), dans tant de lettres. Quelques-uns de ses cris équivalent en beauté à ceux de Pascal, peut-être même de la grande sainte Thérèse. Ce soldat retrouve sans efforts le langage et les attitudes spirituelles des mystiques.

Intelligence et amour, on ne peut s'empêcher de noter que ce double caractère de sa foi est substantiellement lié à ses rapports avec l'Ordre de Saint-Dominique : qu'il s'agisse soit d'une influence, soit de cette intuition qui mène une âme sincère vers son climat naturel. Il semble qu'une volonté secrète a poussé Psichari vers la grande famille des moines blancs et noirs. « Mordu par le chien », c'est à travers la pensée dominicaine qu'il trouvera sa route chrétienne. *La vie de saint Dominique*, par Lacordaire, fut une des lectures qui agirent le plus sur lui; son ami Maritain avait appuyé sur le thomisme son effort pour refaire la

philosophie, et Psichari avait recueilli maints échos de cette pensée; le P. Clérissac appartenait à l'Ordre et, plus tard, quand le désir du sacerdoce commencera à sourdre en lui, ce n'est pas vers Issy où avait vécu son grand-père que Psichari se sentira attiré, mais vers les couvents dominicains, vers Rijckholt en Hollande où il fera une retraite.

Dans la grande famille des Prêcheurs, parmi ceux dont on a dit qu'ils furent « missionnés pour maintenir l'intelligence chrétienne dans la lumière de la Contemplation et de la Thèologie », Psichari trouvait porté haut ce respect de l'intelligence véritable qu'il avait appris dès son enfance. Les longues années d'études, ces patientes préparations dont il savait que chacun des Dominicains les a subies, lui étaient des garants non seulement de connaissance, mais de jugement. Il admirait ainsi que l'Ordre sût si bien « *éviter cet écueil ordinaire qu'est le repliement sur soi-même, l'abus de l'observation intérieure* »[12]; il avait fait l'expérience de ce que peut être la fraternité dominicaine, de cette parfaite compréhension dans la charité que le P. Clérissac lui avait prodiguée. Il avait par un magnifique exemple, pénétré le sens de cet équilibre où vise la règle : « Aux mœurs de l'intellectuel ajoutez les penchants de l'ascète et l'étonnante activité de l'apôtre. » Cette virilité dans la foi, cette délicatesse jusque dans la rigueur, cette sage audace, qu'il portait en lui, il les retrouvait parmi les fils de celui que Lacordaire lui avait montré « aussi grand par le génie que tendre par le cœur ».

12. Lettre au R. P. Barnabé Augier, 20 novembre 1913.

En suivant désormais la voie chrétienne, on dirait que Psichari, non seulement s'accomplit, mais se renouvelle. Malgré l'admirable effort par lequel il tendait au meilleur de soi, on l'avait vu, jusqu'alors, encore traversé par de sombres lumières : Maxence, lui-même, au désert, cède à l'abîme et frôle ses bords. Mais à partir du moment où il est chrétien, — sauf une brève période où reviendra le drame — la foi qui le soutient enveloppe de joie toutes ses pensées et tous ses actes. Joie étrange du chrétien qui n'abolit ni les troubles ni les tristesses, ni les déchirements, mais semble ordonner toutes les misères de l'homme à une fin qui leur impose un sens et qui, par cela même les apaise. Le « gaudium de veritate », dont parle saint Augustin, voilà ce qui abrite cette grande paix où nous considérons Psichari dans les derniers mois de sa vie.

Rien ne serait pourtant plus inexact que de le croire, en quelque sorte, fossilisé par cette joie même. On connaît de ces convertis qui, dans l'orgueil d'une victoire dont ils se croient artisans, se raidissent tant que la vie semble pour eux cesser d'être. « La communion les infatue », a dit cruellement André Gide de certains. Psichari n'a été ni infatué ni durci. Pas un mot dans ses lettres, dans son journal intime qui laisse apparaître la vanité de cette réussite où il est : au contraire, combien d'aveux de souffrances, combien de tourments! Humble il se sent inégal à cette promesse qu'il a reçue; il gémit devant ces *affreuses misères* qu'il ira porter au confessionnal; ah! il ne se croit guère en route vers la sainteté. Et bien loin d'être, comme il advient, retiré par sa foi, en un abri d'indifférence, les drames qui se jouent à ses côtés le trouvent attentif et charitable : celui de ses parents qui viennent de se

désunir, celui d'un être qui, jadis, l'a fait souffrir et que son exemple achèvera de conduire vers la paix.

Mais, pour n'avoir rien de figé ni de fat, sa foi n'en était pas moins terriblement exigeante. Il avait depuis trop longtemps pris l'habitude, non seulement de se soumettre aux disciplines, mais encore de les rechercher, pour ne pas entrer d'un seul coup dans les règles les plus austères du catholicisme. Nul jansénisme, il va de soi : la confiance qu'il a en Dieu le préserve de ces sombres ivresses. Il en va seulement de sa vie chrétienne comme de sa vie militaire : en chacune, il mesure pleinement la signification des ordres, il les accepte dans leurs grands comme dans leurs petits aspects. Nous verrons comment il se livre non seulement aux rythmes de la liturgie, mais même aux dévotions les plus minutieuses. On devine son austère plaisir à se rédiger pour soi, ces « règles de vie » auxquelles il se pliait avec précision.

Son œuvre littéraire subit le même renouvellement et il est évident que la différence de ton, si sensible entre l'*Appel des Armes* et le *Voyage du Centurion* manifeste cette transformation intérieure. « *C'est un tremblement que d'écrire en présence de la Très Sainte Trinité* », disait-il, et, dans une lettre à Francis Jammes, où il explique d'ailleurs à merveille le vrai sens de l'apologétique par la plume[13], on sent qu'il pense à lui-même quand il demande à l'écrivain chrétien de « *décrire simplement et fidèlement la qualité du sentiment catholique* ». Ce dessein humble et grand, il l'a accompli dans le *Voyage*, document unique sur un des

13. « *Montrer à ce monde lamentable où nous vivons ce que c'est qu'une âme de chrétien, voilà certes une des formes les plus angoissantes de l'apologétique.* » Lettre du 16 février 1913.

faits essentiels de la réalité chrétienne : dans quelle mesure aurait-il pu en renouveler les aspects sans tomber dans l'intention édifiante? Cette destinée si parfaite en son bref déroulement ne répond point à une telle question, la même qui se trouve posée à tous les romanciers catholiques et où tant s'embourbent. Si l'on songe cependant au mot profond de Charles Du Bos, que le devoir du romancier chrétien est de « purifier la source », on peut croire que de cette source tant purifiée, d'autres eaux auraient pu jaillir.

Il faudrait ajouter que la même sévérité qui le poussait à se brider lui-même par une règle austère, à concevoir son art sous une forme presque sacramentelle, en tout cas comme un apostolat; il lui arriva de l'exercer aussi contre autrui. Entre Péguy et Psichari, les derniers mois de leur vie mirent une assez pénible distance. Alors que Psichari, avec un logique parfaite, acceptait tout du catholicisme et se soumettait aux pratiques dévotes, Péguy demeurait, bien que croyant et admirable croyant, un catéchumène de la porte [14]. La rigueur du Centurion s'accordait mal avec une attitude qui lui paraissait illogique. Sans bien savoir si des raisons nobles et même dramatiques ne retenaient pas son ami et son maître, il se détourna de lui. Vieillis tous deux, Psichari et Péguy se seraient-ils rejoints? L'ardent néophyte eût-il compris que le jugement, en ces délicates matières, n'appartient qu'à Celui à qui rien n'est celé et qu'on peut être médiocrement fidèle aux commandements de l'Eglise en suivant glorieusement les commandements de Dieu? Ici encore, la réponse nous échappe. La mort seule les rassembla.

14. Sur l'explication qu'on peut proposer, cf. Daniel-Rops, *Péguy*, pp. 209-239.

Mais cette séparation semble avoir eu la valeur symbolique de rappeler que, pour suivre le Christ, l'homme doit, comme il est dit dans l'Écriture, abandonner son père et sa mère, et son maître et son ami.

Mais cette rupture a un autre sens : elle nous éclaire sur un des aspects essentiels du catholicisme de Psichari et de Péguy. Alors que Péguy, chantre admirable des grandes communautés fraternelles, de la nation, du peuple, demeure, dans la vie, un franc-tireur, un isolé, Psichari qui a découvert sa route tout seul, parmi les déserts de sable et les races étrangères, éprouve le besoin de s'intégrer, de s'agréger. Moins peut-être physiquement que moralement[15]. Il entre dans « l'assemblée », dans l'Église. Ces *hommes de scrupuleuse fidélité*, ces *hommes d'observance*, ce sont, pour lui, les frères et les continuateurs de ces immenses troupes de saints et de héros qui l'ont requis et déterminé. Le « mystère de l'Église »[16], Péguy en a manifesté certains éléments symboliques; Psichari est allé plus profond, là où il s'explicite et, pour chacun, devient la plus vivante des réalités. L'Église est, pour le chrétien, la figure même, la manifestation temporelle du Christ : « Jésus répandu et communiqué », disait Bossuet; à travers elle, le Centurion qui a considéré avec tant d'amour le Corps pantelant attaché au bois, le retrouve, douloureux et glorifié tout ensemble. L'Église, pour le chrétien, c'est encore l'expression de l'éternité divine : « Créée avant les siècles des siècles, promise à l'infini du futur », chante le Capitule de

15. On nous l'a montré, à Cherbourg, vivant assez à l'écart, mais plein de gentillesse quand il se trouvait en société, membre actif d'une Confrérie de Saint-Vincent-de-Paul.
16. Titre du livre du P. Clérissac.

Prime, « fondée avant toute chose, écrit le pasteur d'Hermas, et pour qui le monde même fut fait ». En elle le petit-fils de Renan rejoignait la plus totale des fidélités.

Ainsi s'explique son adhésion complète à ce que le catholicisme propose de plus exact, de plus humblement quotidien. Dans la « regula vitae » qu'il s'est fixée, les *heures chrétiennes grandes et douces* tiennent une place importante. Les indications liturgiques dont il accompagne souvent l'en-tête de ses lettres montrent à quel point il était attentif à suivre pas à pas, dans un bréviaire, ce grand déroulement des cycles, dont l'un fait participer le chrétien aux mystères du double Avènement, de la Passion, du Rachat et de la Gloire, tandis que l'autre rend chaque jour présente à la pensée du fidèle la foule des Apôtres, des Martyrs, des Vierges et des Confesseurs. Le sacrifice eucharistique qui est, pour le catholique, le centre de tout, l'aboutissement de tout l'enseignement, Psichari en fait le but de sa pensée chrétienne : c'est sur cette *pierre de touche* que s'achève les *Voix qui crient dans le désert*; retenu par le service loin de la communion, nous le voyons, dans son journal, parler de *famine*. Et n'y a-t-il pas une grande signification dans cette fidélité que nous lui voyons, — jusqu'à la mort — à cette lente prière qu'il n'a cessé de répéter chaque jour, dont il a même fait un commentaire partiel, le Rosaire, patiente et symbolique, en qui s'unissent les paroles annonciatrices de l'Ange, la voix éclatante de saint Bernard, et, parmi d'autres, tant de traditions dominicaines ?

Ernest Psichari n'aurait pas été celui que nous savons si cette foi magnifique n'avait été pour lui une

sorte de palier d'où il lui faudrait s'élancer plus haut. On songe au mot de Nietzsche, « l'homme est quelque chose qui veut être dépassé ». Mais ce que l'exemple de Psichari enseigne, c'est que le vrai dépassement est dans le sacrifice, que l'homme ne va au-delà de soi que par l'immolation de soi.

Il y a quelques mois à peine que Psichari est catholique et déjà, pour maints de ceux qui l'approchent, il est manifeste qu'il ne s'en tiendra point à être un fidèle, parmi d'autres, qu'il voudra assumer une responsabilité plus grande et participer davantage aux réalités eucharistiques. Cette vocation était si évidente que des prêtres la notaient et que, dit-on, un de ses soldats, son ordonnance, l'avait devinée. Ce sera le dernier grand débat de cette vie. Un épisode qui nous le montre tout proche du dernier de nous tous, menacé comme tout le monde dans le fond de son être, nous le rend infiniment proche et humain. Le journal intime en porte trace : tout le mois de juillet 1913, nous le voyons se débattant parmi ces sécheresses et ces tourments, dont les plus grands saints ne sont pas préservés. Heures affreuses, où l'âme se sent lâche, découragée, prête à tout abandonner, cependant que le vieil ennemi rôde, *quaerens quem devoret*. A la fin du mois, ce combat s'achève et c'est comme une nouvelle conversion, un second baptême. Dieu a vaincu. Il avait peut-être cru, le Centurion, que la conquête de la foi était un aboutissement : pour une nature telle que la sienne, c'était, ce ne pouvait être qu'un nouveau point de départ.

On le voit alors se lancer, d'un nouvel élan sur la route. Le 19 octobre, il prend l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique. Il ira plus loin, mais dans quel sens? Ce qui, en cet instant, le sollicite semble contra-

dictoire. Devenir prêtre, c'est renouer la chaîne que l'apostasie de Renan a brisée; c'est prendre la place laissée vide, c'est donner à la fidélité un gage tel que la mémoire demeurée chère n'en soit pas condamnée, mais rédimée. Déjà, le jour de sa confirmation, n'a-t-il pas pris le nom de Paul, pour effacer les phrases impies que Renan a décochées contre l'Apôtre des Gentils? Mais n'y aurait-il pas aussi une autre mission à accomplir? Cette armée, à laquelle il appartient et demeure passionnément lié, s'il est vrai que l'intention chrétienne donne son sens au message qu'elle porte, ne faut-il pas, alors, demeurer dans ses rangs, être parmi elle témoin du Christ, comme l'ont été les Croisés et saint Louis, et Jeanne d'Arc, *miles Christi,* Centurion? Et il reste encore cette autre sollicitation, plus profonde, celle du sacrifice. Dans la perspective chrétienne, pour le salut de toutes ces valeurs qu'il avait dénombrées et qu'il tenait pour trahies, l'immolation lui paraissait plus que jamais nécessaire. *Racheter la France :* serait-ce en participant quotidiennement à l'oblation du Christ, en « exilant son cœur dans la solitude du vœu »[17]? ou serait-ce *par le sang* qu'il atteindrait à ce but? Le désir du sacrifice était plus fort en lui que jamais, dans les derniers mois de sa vie : mais le débat n'était pas tranché.

Le 16 mars 1914, Psichari écrivait au P. Clérissac : « *Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse; j'ai peur, je ne me sens pas prêt. Mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre, et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente en moi :* Alius te cinget et ducet

17. Clérissac.

quo tu non vis. *Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite et non la mienne.* » Ce qui lui était demandé, le savait-il lui-même ? Mais d'avance il l'acceptait.

Ce sacrifice, le mouvement le plus profond de son âme l'avait désiré, la logique de sa pensée l'avait jugé nécessaire; il avait vu en lui l'aboutissement de ces disciplines militaires dont la méditation n'avait cessé d'escorter sa vie; voici que sa foi lui donnait un sens que nul ne dépasse. Il ne fallait plus qu'une occasion pour qu'il s'accomplît, à Saint-Vincent-Rossignol, face à l'ennemi, le chapelet enroulé au poignet, le 22 août 1914.

DANIEL-ROPS.

Les pages qu'on vient de lire sont extraites de Psichari, *à paraître chez Plon prochainement.*

TEXTES ANCIENS

Saint Augustin

Lettres pour le temps de guerre

Nous vivons, certes, un des temps les plus troublés qui soient, les plus durs, les plus fertiles en douloureuses émotions et en lourdes angoisses ; et au spectacle d'un monde ainsi tourmenté — qui contraste, pour les moins jeunes d'entre nous, avec le souvenir des douces années vécues avant 1914 — nous sommes tentés de nous dire que jamais on ne vit époque plus tragique. Devant la grandeur inaccoutumée de ces maux, beaucoup sont tentés de se laisser accabler et décourager, et, au lieu de tendre toute leur énergie, de faire appel à toute leur foi, pour faire face aux devoirs d'un tel moment, risquent de se réfugier dans une stérile tristesse ou de s'évader dans l'attente exclusive d'un monde meilleur.

Il est bien difficile de mesurer le degré de tragique et la dose de souffrances des différents âges du monde, mais l'histoire nous montre que ce qui nous paraît nouveau ressemble étrangement à ce qui fut déjà vécu il y a longtemps. L'un des temps les plus semblables au nôtre par les angoisses et les cruautés de la guerre, —

on pourrait dire de la guerre totale — fut celui où vivait saint Augustin, c'est-à-dire la fin du IIIe siècle après Jésus-Christ et le début du IVe : invasions barbares, écroulement de l'Empire romain, surtout prise de Rome par Alaric, car ce fut là l'événement central de cette tragédie, celui qui frappa le plus vivement les esprits. Il suffit de lire les lettres qui suivent pour saisir la ressemblance de ce temps avec le nôtre : ampleur et étendue du désastre, qui a le monde entier pour théâtre, nombre et qualité des victimes, car nul — si innocent qu'il soit — n'est épargné, incendies, maisons et cités qui s'écroulent, nous trouvons tout cela sous la plume de saint Augustin, et jusqu'à la fuite précipitée vers quelque abri.

Mais si nous n'y trouvions que cela, ces lettres ne présenteraient guère pour nous qu'un intérêt documentaire ou pourraient tout au plus nous apporter quelque consolation. Elles nous apportent davantage : à côté de ces descriptions qui nous émeuvent par leur modernité, elles contiennent un enseignement et des conseils qui ont eux aussi gardé une poignante et précieuse actualité.

Le premier souci de saint Augustin, c'est de raffermir notre foi en nous montrant que de telles épreuves ont été souvent annoncées par les Livres saints, parole de Dieu, et d'exciter notre humilité en nous rappelant que ces épreuves sont le fruit et le châtiment très mérité de nos péchés. Cette attitude d'âme, faite de foi, d'humilité, de contrition, elle a été celle de tous les grands serviteurs de Dieu, dès l'Ancien Testament; elle doit être encore la nôtre; en nous mettant dans la vérité, elle nous apaisera et attirera sur nous les bénédictions divines pour l'avenir.

C'est là le thème de la lettre suivante, adressée par le Saint en 409 au prêtre Victorien, qui lui avait fait part de son angoisse et du trouble profond de son âme :

Lettre CXI[1]

Ta lettre a rempli mon cœur d'une grande douleur. Tu me pries d'y répondre par un ouvrage de quelque importance. Hélas ! de tels maux réclameraient, bien plus qu'une profusion d'écrits, une profusion de gémissements et de larmes. Car le monde tout entier est affligé de si grands maux qu'on aurait peine à trouver un coin de terre qui ne soit le témoin éploré de scènes semblables à celles que tu me racontes.

Tout récemment, jusque dans ces solitudes d'Égypte où ils avaient cherché un lieu sûr pour y établir leurs monastères loin des bruits du monde, nos frères ont été massacrés par les Barbares. En Italie, en Gaule, tu n'ignores pas, je pense, quels crimes viennent de se commettre. De nombreuses provinces d'Espagne, qui paraissaient de longue date à l'abri de ces maux, voici que nous parviennent de semblables nouvelles. Pourquoi chercher si loin ? Ici même, en notre région d'Hippone, et en plein jour, sous prétexte que les Barbares sont encore loin, les clercs Donatistes et les Circoncellions[2] dévastent les églises en de tels brigandages qu'il reste peut-être plus de douceur dans les violences des Barbares. Quel Barbare aurait inventé ce qu'ils inventent ? Ils versent dans les yeux de nos clercs de la chaux, du

1. Les lettres sont traduites sur le texte et dans l'ordre de l'édition bénédictine.

2. Le donatisme, l'une des hérésies contre lesquelles saint Augustin eut le plus à combattre, enseignait que l'Église est une société composée exclusivement de saints, et dont les pécheurs sont exclus. En conséquence, les sacrements n'ont de valeur que s'ils sont administrés par des ministres saints. Aussi les donatistes obligeaient-ils leurs nouveaux adeptes à recevoir un nouveau baptême, des mains de leurs propres clercs.

Les « circoncellions » étaient des zélateurs de l'hérésie donatiste, qui parcouraient le pays en mettant leur violence au service de leur prosélytisme. Saint Augustin nous donne ici un aperçu de leurs procédés.

vinaigre; ils meurtrissent tous leurs membres par d'horribles coups et blessures; ils vont jusqu'à piller les maisons et les incendier, jeter au vent les grains, répandre à terre les liquides; et, menaçant d'appliquer aux autres de pareils traitements, ils en forcent un grand nombre à se faire rebaptiser. Hier même j'ai appris qu'en un seul lieu quarante-huit personnes, ainsi terrorisées, ont été rebaptisées.

Pleurons, sans être surpris, et crions vers Dieu pour qu'Il nous délivre de si grands maux, non selon nos mérites, mais selon sa miséricorde. Qu'aurions-nous pu espérer pour le genre humain ? Ces choses avaient été annoncées depuis si longtemps par les Prophètes et par l'Évangile. N'ayons pas l'illogisme de croire ce que nous lisons et de nous plaindre quand cela se réalise. Souhaitons plutôt que ceux qui restaient incrédules en lisant ou en écoutant les prédictions des saints Livres se résolvent au moins à y croire en les voyant accomplies. Grâce à quoi ces malheurs qui nous écrasent comme dans le pressoir même de Dieu feront jaillir et s'écouler, avec le marc des murmures et des blasphèmes des incroyants, l'huile du repentir et de la prière des fidèles.

En effet, à ceux qui sans trêve lancent contre la foi chrétienne des reproches impies et prétendent qu'avant la prédication de cette doctrine par le monde le genre humain ne souffrait pas d'aussi grands maux, l'Évangile permet de répondre aisément. Car, dit le Seigneur, « le serviteur qui, ignorant la volonté de son maître, agit de façon condamnable, sera légèrement battu, mais celui qui, la connaissant, agit ainsi, sera roué de nombreux coups[3]. » Quoi donc de surprenant si, en ces temps chrétiens, le monde, semblable au serviteur instruit de la volonté de son maître et qui agit de façon condamnable, reçoit des coups répétés ? On remarque bien avec quelle rapidité l'Évangile est prêché, on ou-

3. Luc, XII, 47-48.

blie de voir avec quelle perversité il est méprisé. Mais les serviteurs de Dieu, humbles et saints, qui endurent double souffrance ici-bas : de la part des impies et avec les impies, ont de spéciales consolations et l'espoir du siècle à venir. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Les souffrances de ce temps n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit être un jour manifestée en nous[4]. »

Aussi, très cher, quand tu entendras ces objections qui te semblent intolérables : nous autres pécheurs avons peut-être mérité ces maux, mais pourquoi les serviteurs de Dieu sont-ils eux aussi massacrés par le fer des Barbares, les servantes de Dieu emmenées en captivité ? réponds en toute humilité, vérité et piété : quelle que soit la perfection de notre justice et de notre soumission à Dieu, pourrions-nous être meilleurs que ces trois hommes qui furent précipités dans la fournaise ardente pour rester fidèles à la loi de Dieu ? Et pourtant voici ce que disait Azarias, parlant au milieu des flammes :

« Sois béni, Seigneur, Dieu de nos pères. Tu es digne de louanges, et ton nom mérite une gloire éternelle, car tu es juste dans tout ce que tu nous as fait, toutes tes œuvres sont vraies, toutes tes voies sont droites, tous tes jugements sont vérité. Ce sont des jugements de vérité qui s'accomplissent par tous ces maux que tu nous a envoyés, à nous et à notre sainte Patrie Jérusalem. Oui, c'est en toute vérité et justice que tu nous a envoyé ces choses, à cause de nos péchés. Car nous avons péché, nous avons transgressé ta loi, désobéi à tes commandements qui ne voulaient que notre bien. Oui, tout ce que tu as fais venir sur nous, c'est par un jugement vrai que tu l'as fait. Tu nous as fait tomber aux mains d'ennemis injustes, d'apostats pleins de haine, tu nous a livrés à un roi injuste, le pire qui soit sur la terre. Et maintenant nous ne pouvons pas même ouvrir la bouche. Nous voici devenus un véritable objet de honte et d'opprobre pour

4. Rom., VIII, 18.

tes serviteurs, pour tes fidèles. Ne nous livre pas pour toujours, à cause de ton nom, ne méprise pas ton alliance, ne retire pas de nous ta miséricorde, à cause d'Abraham que tu as aimé, à cause d'Isaac ton serviteur, à cause de Jacob ton saint, auxquels tu as promis de multiplier leur postérité comme les étoiles du ciel et le sable de la mer. Et voici, Seigneur, que nous sommes aujourd'hui réduits devant toutes les nations et humiliés devant le monde à cause de nos péchés[5]. »

Tu vois, frère, quels hommes c'étaient là, avec quelle sainteté, quelle force, au milieu des tribulations — qui cependant les ménageaient, puisque les flammes elles-mêmes n'osaient pas les brûler — ils confessaient leurs péchés, loin de les taire, et reconnaissaient la justice de leur humiliation.

Après l'exemple des trois jeunes gens dans la fournaise, saint Augustin invoque celui de Daniel, et il cite l'admirable prière de Daniel captif, où s'expriment des sentiments analogues à ceux d'Azarias[6].

[...] Si tel est le langage de ceux dont la sainteté éminente a rendu inoffensifs les flammes et les lions, que devons-nous dire dans notre misère, nous qui, malgré tous nos dehors de justice, sommes encore si loin d'eux ?...

[...] Lis ces choses avec foi; prêche-les avec foi, et de toutes tes forces veille et demande aux autres de veiller à ne point murmurer contre Dieu au sein de ces épreuves et de ces tribulations.

(*A suivre.*)

(Traduction et notes
par le Fr. Damien Demongeot, O. P.)

5. Dan., III, 26-37.
6. Dan., IX, 3-19.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

BILLET D'APOSTOLUS

Les petites nations

L'autre jour, j'ai rencontré un catholique des pays neutres : nous avons parlé de la guerre présente, de ses buts, de sa spiritualité. Et, sur ce dernier point, nous ne nous comprenions plus. J'éprouvais quelque tristesse à sentir que nous étions si près et si loin, que plusieurs de nos frères dans la foi étaient dans l'indifférence et l'abstention pendant un conflit où nous avons engagé nos âmes.

Ce catholique neutre était sensible aux souffrances de notre pays, il était rempli de compassion et de pitié. Il aurait tout fait pour prendre une part de nos épreuves, pour alléger notre fardeau. Il parlait de la guerre comme d'un cataclysme sismique. Il insistait aussi sur certains traits de notre politique récente : l'attitude officielle pendant la guerre d'Espagne, la politique populaire, l'anticléricalisme, la laïcité, les lois contre les religieux. Il déduisait de ces considérations qu'il y a du bien et du mal dans les deux camps, qu'aucun n'a le droit de parler absolument de « juste cause » et que la sagesse chrétienne, dans un pays jusqu'ici à l'écart, consiste à tenir la balance égale.

Je ne cherchais pas à défendre notre pays sur tous les points. C'est une misère que la politique scolaire de chez nous. Et d'ailleurs où y a-t-il des consciences toutes pures? Qu'on me cite une nation virginale, un peuple qui n'a pas connu la défaillance? Et je me gardais bien d'attaquer le peuple allemand. C'est une habitude fâcheuse, à mon sens, de vouer sans distinction le germanisme à l'enfer, comme si l'on pouvait mater à jamais et biffer de la carte un peuple de soixante millions d'hommes. Si le ferment chrétien authentique pouvait se mêler à la pâte germanique, amortir ses oscillations souvent frénétiques entre les extrêmes, et lui donner enfin un équilibre, comme la pensée allemande pourrait être utile au développement de l'humanité, quelle illustration ne procurerait-elle pas à l'Église catholique : Par le sens qu'elle a de la vie intérieure et de la vie collective, elle semble prédestinée à nous apprendre ou du moins à nous rappeler ce qu'est le Corps mystique, selon la pensée de saint Paul. Il suffit de lire J. A. Mœhler au siècle passé; K. Adam et Lippert à notre époque.

Mais, ces remarques faites, il y a des faits éclatants, incontestables, il est bon d'insister sur l'évidence aux heures où tout risque de se brouiller et de se confondre.

Il y avait deux petites nations souveraines, l'une au centre de l'Europe, l'autre aux confins nordiques. Ces nations avaient été reconnues par les autres nations dans des assises solennelles, elles étaient garanties par leurs puissants voisins. Certes, elles ne pouvaient opposer à ces voisins des forces comparables. Elles se reposaient sur les promesses.

Ces petites nations étaient des nations chrétiennes; l'une d'elles était le symbole et le rempart du catholicisme en Europe centrale. L'autre est une nation profondément imbibée de christianisme : on le voit au développement des institutions libérales, de l'éducation populaire, du respect de chacun pour tous et de tous pour chacun. Comme dans l'ancien peuple juif, les personnes s'y unissent non par un ordre venu d'en haut, ou par l'effet de la contrainte, mais par le sentiment du devoir, par le goût de la liberté, qui est préférée à la vie. Quel exemple sublime et comme il honore la nature humaine! Comme il rend gloire au Seigneur!

Autre trait plus remarquable encore et où se lit, comme dans l'histoire du peuple hébreu, la main de Celui qui gouverne les empires. Ce ne sont pas seulement deux puissances qui ont attaqué sans préavis ces deux petites nations et qui ont tenté de les réduire et de les rayer de la carte. Ce sont deux systèmes de pensée, deux doctrines, deux tyrannies spirituelles.

Et ces deux systèmes, opposés jadis et maintenant réunis (et qui s'appelaient comme l'abîme invoque l'abîme), sont précisément ceux que la papauté avait condamnés solennellement à la veille de ce grand conflit, et où elle avait vu les erreurs contraires qui menacent l'Esprit, qui sont les ennemis de la Foi.

Si l'on veut bien réfléchir un instant et garder sous un même regard l'histoire de ces quatre dernières années, si l'on compare les deux dernières Encycliques de Pie XI avec les événements de ces six premiers mois, on ne peut s'empêcher d'admirer la puissance de la prévision quand elle se fonde sur la vérité : il y a des lois du monde moral, et c'est une de ces lois que l'erreur engendre la faute. Le martyre de la Pologne et de la Finlande ont leur racine dans des idées.

Ces faits soulignent la relation qu'il y a entre l'existence des petites nations et le développement de la vie chrétienne dans l'univers.

Les petites nations, par leur existence même, témoignent que la loi des nations n'est pas celle de la pure puissance.

Ces nations sont cohéritières, elles ne forment ensemble qu'un seul corps, elles participent ensemble à la promesse de l'Évangile. Ces termes sont pris dans saint Paul. Et certes saint Paul parlait pour un monde bien différent du nôtre : mais, s'il revenait, il prêcherait encore que les nations petites et grandes ont les mèmes lois, que leur diversité et leur liberté sont voulues par le Seigneur, que le Christ est le Christ des nations, qui forment son corps.

L'existence des petites nations prouve, disions-nous, que la force ne règne pas sur le monde. C'est que les petites nations ne peuvent pas se soutenir sur les seules armes. Plus les secours matériels dont elles disposent sont faibles, plus elles ont besoin de l'énergie spirituelle.

J'ajoute que, dans plusieurs cas, la petite nation a grandi dans des pays de carrefour et de mélange. La petite nation, qui paraît divisée par les langues, les mentalités, les religions, a besoin, plus encore que la grande, d'un principe d'unité spirituelle, d'une foi commune.

C'est dans les petites nations qu'on voit à plein la liaison de la foi et de la liberté.

Nous voici à une heure critique où les petites nations sont menacées plus que jamais, où elles paraissent perdre

confiance, où l'Église qui les a engendrées semble impuissante momentanément à les secourir avec efficacité.

Ce qui est certain, c'est que la fin de l'existence des petites nations entraînerait une décadence de la vie spirituelle dans le monde, et on pourrait retomber plus bas que l'Empire romain, qui laissait du moins aux Juifs leur religion et les facilités de leur propagande.

Ce qui est certain, c'est que, sans vouloir identifier absolument la cause des Alliés avec la cause de la Foi, elles ont des rapports étroits. On s'en rend compte dans l'hypothèse de leur défaite. Que deviendrait dans l'univers la liberté de l'âme?

APOSTOLUS.

Perspective d'avenir pour l'Action catholique

M. le chanoine Cardijn vient de publier dans les *Notes de Pastorale jociste* un remarquable article dont *La Vie Spirituelle* a donné les principaux passages [1]. Le fondateur de la J.O.C. envisage l'avenir du mouvement jociste dans l'après-guerre à la lumière des enseignements que les suites de la dernière guerre nous ont donnés. Il prévoit les profondes répercussions sociales et économiques de la tourmente dans laquelle nous sommes entrés. Mais il reconnaît aussi dans la période qui suivra la victoire une « chance » exceptionnelle pour le christianisme, si le clergé et surtout les laïcs d'Action catholique savent courageusement prendre sur tous les plans les initiatives que, plus ou moins consciemment, les peuples désirent et qui seules permettront de construire un monde nouveau.

Aux remarques si pénétrantes de M. Cardijn nous nous permettrons d'ajouter deux réflexions qui nous semblent ressortir du développement de l'Action catholique en France et des responsabilités spirituelles que notre pays a acceptées, à son entrée en guerre, vis-à-vis du monde entier, mais surtout des nations qu'il doit vaincre.

Au moment de la guerre, le renouveau religieux français commençait une nouvelle phase. L'Église, après s'être occupée plus particulièrement de l'enfance dans tant d'œuvres d'éducation, puis des adolescents et des jeunes gens dans les mouvements spécialisés d'Action catholique et dans le scoutisme, portait son attention sur la rechristianisation de la famille et le caractère apostolique que peuvent revêtir des foyers vraiment chrétiens. De ces nouvelles préoccupations, bien des signes sont connus. Dans le domaine de la pensée : les nombreuses et solides études sur le mariage qui ont

1. *La Vie Spirituelle*, 1er mars 1940, p. 321.

paru dernièrement. Sur le plan des réalisations : la progression rapide de la Ligue ouvrière chrétienne, la fondation récente de la Ligue agricole chrétienne, la multiplication de petits groupes diocésains de bourgeoisie chrétienne qui s'orientent visiblement vers quelque mouvement national. Il faut remarquer d'ailleurs que le clergé n'a pas, la plupart du temps, pris l'initiative de ces réalisations : celles-ci reviennent en général à des dirigeants de mouvements de jeunesse qui ont voulu d'eux-mêmes continuer après leur mariage, sous une forme nouvelle, la vie apostolique qui leur tenait tant à cœur.

Or la guerre va certainement donner un développement considérable aux mouvements adultes d'Action catholique. Certes, en ce moment, des sections locistes, par exemple, souffrent cruellement du départ de leurs dirigeants et militants, mais la guerre contraint ceux qui restent à former de nouveaux cadres et, après guerre, les jocistes actuellement sous les drapeaux, mûris par l'épreuve, ne pourront se grouper que provisoirement dans la branche aînée que créera alors la J.O.C. Pour la plupart, ils se marieront rapidement et viendront donner au mouvement lociste un appoint considérable. Surtout par le rayonnement des membres mobilisés, par la large diffusion de l'organe de propagande *Monde ouvrier*, si bien adapté aux circonstances actuelles, par le succès qu'obtient en ce moment le programme familial du mouvement, on peut dire que la L.O.C. est en pleine croissance. Il doit en être de même pour les autres mouvements adultes.

Faut-il faire remarquer quelle solide base pour la conquête, l'idéal familial de ces mouvements leur procure, quand tant d'hommes séparés de leur famille prennent plus vivement conscience des liens qui les unissaient à leur épouse et à leurs enfants, quand les moins chrétiens, et ceux dont la conduite peut parfois être jugée bien légère, prennent la peine d'écrire presque chaque jour à leurs femmes ? Nous pensons que tous ceux qui sont en relation avec des mobilisés, et particulièrement les prêtres, devraient insister sans cesse sur cette grande perspective d'une reconstruction de notre pays par des foyers stables et forts groupés dans des mouvements nationaux capables de les représenter dignement près des autorités et de l'opinion publique.

Le clergé a dans ce domaine une particulière responsabilité. Certains sont surpris de rencontrer dans l'armée peu de militants d'Action catholique. C'est là souvent une question d'âge : les hommes qui ont plus de trente ans, mises à part de très rares exceptions, n'ont pu être atteints par l'Action catholique. Mais un autre sujet d'étonnement pourrait venir du petit nombre de prêtres vraiment au courant de l'Action catholique et capables d'y remplir le rôle d'aumônier. Cela s'explique d'ailleurs par les charges qu'imposent le ministère paroissial et les multiples œuvres. Mais il y a là certainement un grave problème, et on imagine difficilement à quel point les militants de nos mouvements de jeunesse, quels que soient leurs insignes, peuvent souffrir de l'incompréhension ou du manque de soutien auquel ils se heurtent parfois. Et, si cela est vrai pour les jeunes, la question se pose bien davantage pour les mouvements familiaux dont les méthodes sont plus complexes et qui donnent au prêtre un rôle fort délicat dans la formation spirituelle et apostolique du foyer militant. Pourtant l'avenir est certainement, pour une grande part, dans ces mouvements adultes d'Action catholique. Dans la mesure où l'on respectera leur technique, ils pourront apporter en notre pays un renouveau si grand qu'il n'est pas trop audacieux d'entrevoir la reconstruction des paroisses de France par des sections bourgeoises, ouvrières ou rurales d'Action catholique. Le prêtre qui aura su se prêter largement au développement d'un mouvement national parmi les âmes dont il a charge constatera rapidement qu'il en est le premier bénéficiaire pour la vie profonde de sa paroisse.

*
* *

Au moment de la victoire, nos mouvements d'Action catholique se trouveront sans doute devant une autre responsabilité. Il n'est pas difficile de prévoir que, dans les pays où la religion a été en grande partie détruite par une persécution systématique, les prêtres qui auront la tâche magnifique d'y reconstruire l'Église seront débordés par le travail apostolique. Or, nous le savons, l'Action catholique dépasse les frontières d'une nation, et les chrétiens s'habi-

tuent à voir en elle la vraie « internationale » de demain, puisqu'elle est une émanation directe de l'Église. On est donc en droit de se demander si nos mouvements ne devront pas, à leur manière, se faire missionnaires. On imagine facilement, par exemple, l'aide que représenteraient des militants jocistes solidement formés partant pour appuyer le travail sacerdotal de reconquête chrétienne dans un pays comme la Russie dont la masse ouvrière a été imprégnée de marxisme et pose certains problèmes auxquels la J.O.C. a déjà su faire face. Des tentatives de « laïcat missionnaire » se sont fait jour en France ces dernières années. Il faut souhaiter qu'elles ne restent pas confinées à des milieux intellectuels. Toute la jeunesse chrétienne d'un pays qui a pris les armes pour une lutte justement comparée à une croisade se sentira sans doute, à la victoire, un devoir apostolique envers les autres nations. On ne voudrait pas ici anticiper sur un avenir encore si mystérieux, mais, malgré les tâches immédiates qui retiennent impérieusement notre attention, il fallait évoquer ces perspectives d'Action catholique et inviter quelques-uns à y réfléchir et, peut-être, à s'y préparer...

fr. D. Mesnard, O. P.

Au service de l'Amour

Veritas liberabit vos.

Les événements actuels nous forcent à un examen de conscience qui dénonce nos fautes les plus honteuses. En même temps, la notion de service que l'individualisme excessif des années faciles avait obscurcie est remise à l'honneur : service social, service national. Quel plus beau titre choisir pour « un livre propre, clair, net », qui instruise jeunes gens et jeunes filles de bonne volonté des réalités de l'amour humain que le titre donné par le Dr J. Carnot à son ouvrage [1] : *Au Service de l'Amour*?

L'auteur a quelque droit de parler sur ce sujet, car il avoue discrètement, dans les dernières pages, être père de dix enfants. Cet aveu et son titre de médecin lui donnent autorité pour enseigner. Comment ne pas croire un homme qui parle au nom de la science universelle et de son expérience personnelle, disant : voilà ce que j'ai constaté en tant qu'homme de science, travaillant en liaison avec mes collègues, soucieux de me tenir au courant de tous les progrès de mon art, de toutes les découvertes les plus récentes de la médecine, et, en même temps, voilà ce que j'ai pratiqué moi-même, ce qui est possible, ce qui a mis le bonheur dans ma vie.

Si l'auteur mérite à juste titre audience, est-il besoin de souligner l'urgence et la gravité des problèmes qu'il étudie, et auxquels il apporte réponse? L'Amour humain, le

1. Dr J. Carnot, *Au service de l'Amour*. Éditions Beaulieu, 1, place Alphonse-Deville, Paris-6e. Un vol., 256 pp. Prix : 4 fr. 50. — Le livre du Dr Carnot s'adresse aux jeunes gens et aux jeunes filles nubiles. Il rendra pareillement un singulier service à tous ceux qui ont à instruire et à diriger des jeunes gens dans la voie difficile des vertus de leur âge.

mariage, la famille, les enfants, autant de sujets d'une criante actualité. De l'attitude adoptée à leur égard dépend l'avenir du pays, mais aussi le bonheur de chacun de nous en particulier.

On a reconnu, dit le Dr Carnot, que la guerre n'aurait pas eu lieu en 1914 s'il y avait eu plus de naissances vingt ans auparavant. Ne pourrait-on reprendre aujourd'hui la même assertion, hélas ! puisqu'aussi bien les mêmes erreurs ont recommencé dans l'entre-deux-guerres. Il est douloureux de constater qu'il faille, en France, être au bord de l'abîme pour apercevoir la profondeur du mal et faire effort pour se reprendre. Quelle coulpe ne doit pas battre la génération qui nous précède et peut-être aussi la nôtre.

Mais ici retentit comme un cri de guerre la fière parole de saint Paul, toute chargée d'espérance : *Veritas liberabit vos*. Et le livre du Dr Carnot nous apporte la vérité.

Par delà ses conséquences sociales et nationales, il s'agit d'un problème essentiel pour la personne humaine : l'Amour humain, nœud de la question qui commande tous les autres, centre charnel et spirituel en relation directe avec l'Amour divin, bien plus, issu de Lui, créé par Lui et tendant, avec toute l'imperfection de la créature, à se confondre avec Lui.

Veut-on des enfants pour que continue la tradition française, la personne physique et morale de notre pays ? Alors restaurons la famille, car l'enfant ne s'épanouit qu'au foyer d'époux unis pour toujours. (Le Communisme athée a produit ces bandes d'enfants errantes, faméliques et criminelles de la Russie soviétique.) Mais la famille ne sera restaurée que si l'on remet en honneur les grands principes chrétiens de l'unité du lien conjugal, de son indissolubilité, de sa pérennité. A leur tour, ces principes ne seront appliqués que si les jeunes gens et les jeunes filles de France comprennent qu'il y va de leur bonheur propre, bonheur d'ici-bas et bonheur futur, de les faire entrer dans leur vie, et qu'ils ne seront des hommes et des femmes que dans la mesure où ils les auront mis en pratique. Ainsi, le cercle est fermé qui va de la personne au corps social, au corps national, et finalement au Corps mystique et à la Communion des Saints.

Mais pour bien pénétrer cette réalité de l'Amour humain, il importe d'en rejeter toutes les contrefaçons qui l'avilissent et le défigurent. Tout le livre du Dr Carnot, en même temps qu'il expose la vérité avec sérénité, pourchasse le mensonge et met à nu l'égoïsme, unique ennemi de l'Amour.

L'auteur établit la morale naturelle de la famille, telle qu'elle existe dans notre civilisation évoluée sous l'influence du Christianisme, non sans faire parfois un appel discret aux notions religieuses. Mais si à la chaleur de l'accent et à la fermeté des convictions l'on devine le chrétien, l'homme de foi, c'est toujours le savant qui parle en s'appuyant sur des vérités rigoureusement scientifiques et des faits admis par tous les hommes de science, ses collègues. Nous découvrons alors jusqu'à l'évidence l'harmonie préétablie entre ces vérités naturelles, scientifiquement démontrées, et le dogme et la morale catholiques. La Foi catholique projette sur les vérités naturelles une lumière qui en révèle les aspects cachés, les éclaire d'une beauté nouvelle, leur ouvre des perspectives infinies, mais ne change rien au soubassement naturel du mariage, de la famille, de l'Amour humain : la nature humaine est l'œuvre du même Créateur que la grâce surnaturelle qui la parachève et la transfigure. Entre l'union naturelle de l'homme et de la femme, sa conséquence naturelle, la propagation de la vie, et le sacrement de mariage institué par le Christ pour rétablir la pureté originelle de l'union conjugale, il y a identité d'origine. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire attentivement l'ouvrage du Dr Carnot : l'auteur en a volontairement banni les termes trop difficiles ou les explications trop compliquées afin de le rendre parfaitement clair et pratique.

Le jeune homme et la jeune fille ont besoin d'être renseignés avec netteté sur leur organisme dans sa fonction la plus élevée qui est de propager la vie. Le jeune homme, en particulier, doit être initié « un an trop tôt plutôt que quelques jours trop tard », en raison même de la plus grande difficulté qu'il éprouve à garder la vertu de pureté. Si à cette initiation se mêle le souvenir de fautes impures, celles-ci risquent d'affaiblir ou de fausser l'éducation en-

treprise. Comment utiliser avec rectitude, comment diriger vers le bien ce que l'on ne connaît pas ? Aussi, le Dr Carnot étudie d'abord avec la précision voulue les organes de la génération et la physiologie du mariage, montre le mécanisme admirable de la propagation de la vie. Vite, il en vient à faire la distinction traditionnelle du corps et de l'âme, à marquer la différence entre le jeu des organes, fonction physiologique, et l'amour humain qui engage toutes les facultés, entre l'automatisme de l'animal et la liberté de l'homme, qui coopère en pleine connaissance de cause à l'œuvre grandiose du Créateur.

Jusque dans l'arsenal terrifiant des maladies provoquées par le mauvais usage des choses de la chair (l'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement) et l'abus du plaisir physique détourné de sa fin naturelle qui est la procréation, l'on peut relever cette harmonie préétablie entre la constitution du corps masculin et féminin, le comportement normal de leurs fonctions et la morale chrétienne telle que nous l'a livrée saint Paul. Le Dr Carnot ne laisse dans l'ombre aucun des maux qui frappent les « fraudeurs » de l'amour et les débauchés, afin de dire toute la vérité et d'amener à la sagesse, au moins par la crainte, ceux qui ne sont pas encore susceptibles d'y venir par générosité.

Tares physiques, bien sûr : mais aussi, mais surtout, tares morales, destruction de l'Amour, dégradation de la personne humaine, cette *corruptio optimi pessima* des moralistes latins qui prend, à propos de l'Amour offensé par l'égoïsme jouisseur, toute sa résonance.

L'auteur porte le bistouri et le fer rouge dans les mensonges de la passion illégitime, qui détourne toute vérité de son sens. Les *idolae foris*, les *idolae theatri*, les thèses erronées du roman, du cinéma, les errements de la vie vécue se ramènent, en définitive, à la satisfaction sensuelle à tout prix, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins spécifiquement humain dans l'homme, au plaisir égoïste, caricature et envers de l'Amour.

Comment prévenir les maux qui sont la punition naturelle d'une violation de la loi naturelle, comment préparer les conditions les meilleures à l'établissement d'un foyer, à l'éclosion et à la protection de l'amour conjugal, c'est ce

que le Dr Carnot ne manque pas de nous exposer. Il trace le portrait du jeune homme soucieux de fonder un foyer sain et de s'assurer un bonheur durable, et ce portrait est bien prêt de ressembler à l'athlète dont parle saint Paul, qui s'entraîne pour avoir le prix.

Arrivé à ce point de son étude, l'auteur peut nous proposer sa définition de l'Amour humain, et nous en montrer le vrai visage. Il célèbre son caractère d'absolu, sa fidélité, son indissolubilité, son renouvellement perpétuel, car l'Amour est une conquête de chaque jour. « La grande merveille de l'Amour conjugal, c'est qu'il résiste à l'usure du temps. » Il montre où va l'Amour, à l'enfant : « Ceux qui disent que l'enfant est une gêne ne savent pas tout ce que l'enfant apporte à l'amour. *Ils n'ont pas compris que l'enfant c'est l'amour incarné.* Ils n'ont pas vu que l'enfant c'est la réalisation vivante de l'amour des parents. »

Des conseils pratiques à l'époux, à l'épouse, aux jeunes parents, notamment sur les mauvaises habitudes contractées dans l'inconscience du premier âge, permettront d'éviter les tâtonnements au début du bonheur conjugal et d'éviter les faux pas dans l'éducation des tout jeunes enfants. Lorsque les enfants grandis demandent à être pleinement éclairés sur le mystère de la vie et de sa transmission, le devoir du père est d'instruire son fils, le devoir de la mère d'instruire sa fille. Aucun des deux n'a le droit de se dérober à cette initiation que réclament leurs enfants, et que les parents sont les seuls à pouvoir donner avec toute la délicatesse nécessaire. Il nous semble que cette tâche leur sera d'autant plus facile qu'eux-mêmes auront mieux respecté la loi naturelle et divine en cette matière. Si trop de parents se montrent pusillanimes et reculent devant les explications qu'attendent parfois anxieusement les jeunes gens et les jeunes filles à l'âge de l'éveil des sens, n'est-ce pas par une sorte de crainte de remuer un passé trouble et de prêcher la pureté, eux qui ne l'ont pas pratiquée ?

Après avoir défendu l'Amour contre son ennemi intérieur, l'égoïsme, le Dr Carnot, abordant le plan social, passe en revue dans une dernière partie les ennemis extérieurs

de l'Amour, qui trouvent dans ce même égoïsme leur commune origine. Il les divise en trois groupes : la presse et les revues pornographiques, insulte à la face de notre pays et qu'il faut radicalement supprimer, comme on a supprimé le commerce des poisons et des stupéfiants ; la prostitution réglementée, honteuse conséquence de l'égoïsme collectif qui produit des résultats contraires à ceux que l'on en attendait, même au point de vue de l'hygiène sociale. Et, sur ce terrain, la vigoureuse protestation du Dr Carnot prend une efficacité singulière. Il ne faut pas se dissimuler que le scandale de la prostitution réglementée repose sur un scandale financier. Un Léon Bloy avait réalisé l'horreur de ce négoce et trouvé pour le flétrir des accents vengeurs. Et la thèse du Dr Carnot paraît irréfutable quand, aux arguments de droit et de fait, il ajoute que plus de trente nations dans le monde ont aboli avec succès la réglementation. Enfin, l'auteur s'attaque au Divorce dont il montre les effets nocifs avant le mariage, pendant la vie commune et après la séparation, principalement sur les enfants qui sont sacrifiés par l'égoïsme des parents. Une fois de plus, les conclusions d'un homme de science rejoignent la surhumaine affirmation de l'Évangile : Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Ainsi le livre du Dr Carnot, appelé à rendre d'immenses services par la solidité de son information et sa portée pratique, en même temps que par la conviction entraînante qui l'anime, justifie-t-il pleinement son titre. Ce n'est pas seulement l'amour humain qu'il sert, mais aussi la France et toutes les âmes en quête de bonheur, éprises de vérité et de beauté.

Yves Sjöberg.

LECTURES

- **Les Épîtres catholiques,** par Joseph Chaine. Collection « Études bibliques », I vol. XIV-350 pp., Gabalda, Paris.

Nous ne ferons que signaler ici aux studieux le beau commentaire de J. Chaine, nous réservant d'y revenir dans le supplément.

M. J. Chaine avait déjà publié il y a douze ans un commentaire fort apprécié sur l'*Épître de saint Jacques.* Ses études l'ont détourné de *Prima Petri* et le commentaire de cette Épître fera l'objet d'un volume à part, qui est confié à M. l'abbé A. Gelin, professeur à la Faculté de Théologie de Lyon. M. Chaine n'aborde donc que les cinq épîtres qui restent : *Secunda Petri*, les trois de saint Jean et celle de saint Jude. Elles « forment comme deux mondes, dit fort bien l'auteur. Les trois épîtres de saint Jean font un tout admirable, théologique et mystique; l'aigle nous entraîne dans les hauteurs, mais son regard suit quand même les choses de la terre ; il contemple Dieu-amour, mais sait très bien quelle est la conduite de Gaius et de Diotréphès ».

L'épître de saint Jude et *Secunda Petri* vont ensemble. M. Chaine, dans son exposé, suit l'ordre du canon, mais il pense, avec preuves, que Jude est avant *Secunda Petri.*

Ce volume, hérissé de textes et de citations critiques, peut-il servir à la vie spirituelle des doctes ? Je crois que la philologie est la meilleure servante de la contemplation. Quelle joie pour l'âme chrétienne de boire à la source pure du sens littéral authentique, quand la pierre du mot technique a été une fois soulevée. Et qui nous donnera, par exemple, une large et lumineuse étude sur la doctrine spirituelle du maître de cette admirable École Biblique, qui avant de mourir donnait encore à l'auteur de ce commentaire des conseils précieux ?

● **Guide moral du chrétien,** par le R^me^ P. Gillet (Plon).

Voici un ouvrage que devront posséder tous ceux — et ils sont innombrables — qui ont à faire appliquer les préceptes de la morale chrétienne : prêtres, éducateurs, parents, chefs d'organisation de jeunesse, tous y puiseront abondamment et avec fruit. Et chaque catholique, s'il désire approfondir en soi les lois de sa morale, y trouvera tout ce qui convient. Car il s'agit là vraiment de l'essentiel d'un enseignement que, depuis plus de trente ans, le R^me^ P. Gillet n'a jamais cessé de méditer et d'exposer. Ce « guide moral » est une véritable somme, et l'on y trouve franchement abordés, lucidement résolus, tous les problèmes qui sollicitent le chrétien.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties : la morale personnelle, la morale du bien commun. Elles ne sont pas séparables, et l'une ne fait que protéger l'autre, comme l'une accomplit l'autre par la charité. Dans la morale personnelle, un effort permanent doit être mené pour le perfectionnement du caractère, de la conscience, du cœur et de l esprit, pour un contrôle des sens. Dans la morale du bien commun, le mariage, la famille, l'État, la collaboration sociale offrent de grandes occasions de manifester, en acte, la charité par laquelle le vrai croyant se parachève. A lire cet essai, on ne peut manquer d'être frappé de la parfaite cohérence, de l'harmonie que manifeste cette morale. Tout s'y relie et tout y correspond. Aucun trou, aucune question sans réponse. Pas, non plus, de cette exagération de l'humain où les morales laïques, nietzschéennes ou idéalistes aboutissent trop souvent. Il s'agit d'être pleinement un homme, mais on ne l'est que par le renoncement, l'amour, le don de soi.

Une des dominantes de la pensée du R^me^ P. Gillet est qu'il ne saurait y avoir d'opposition entre les devoirs de l'homme et les devoirs du chrétien. Un honnête homme n'est pas forcément chrétien, mais un chrétien est forcément un honnête homme, sous peine de se trahir. Et la meilleure façon d'être pleinement un homme c'est d'être un chrétien entièrement conscient et logique. En ce sens, on peut penser qu'un tel livre fera du bien non seulement dans ces milieux catholiques auxquels il s'adresse en première ligne,

mais peut-être autant dans ces milieux incroyants, mais honnêtes, qui sentent de plus en plus profondément l'insuffisance de la morale sans Dieu et à qui ce guide révélera les vraies bases.

• **Bréviaire du combattant,** par le R. P. Sertillanges (Flammarion).

« Justice, fidélité, amour de vos foyers et d'une noble patrie que vous voulez garder libre, n'est-ce pas pour cela que vous luttez ? Je voudrais vous montrer que tout cela fait corps avec le sentiment chrétien que vous avez hérité de vos ancêtres... » Ainsi parle l'auteur aux combattants qui ouvrent ce vade-mecum. Dès la première page, le ton direct, angoissé et pourtant si fraternel du R. P. Sertillanges saisit le lecteur au plus secret de son âme, là où vit encore, toute prête à se réveiller, sa foi dans le Christ et l'Évangile. « Êtes-vous baptisés ? » demande-t-il, ou plutôt : avez-vous par paresse renié votre baptême et, finalement, êtes-vous aujourd'hui « désaffecté » ? — Le moyen de renaître, le voici, poursuit le R. P. Sertillanges, et si des doutes ou des imprécisions obscurcissent votre vue chrétienne des êtres et des choses, profitons de ces heures d'épreuve pour appeler à la barre les causes de trouble et pour les juger. Ainsi, ce volume aborde-t-il successivement le problème du mal, du sacrifice, du sens de la destinée, de la Patrie et de l'Église. *On voudrait voir ce petit livre entre les mains de tous les hommes de bonne volonté.* Riche de pensée, d'une pensée originale et profonde, comme toutes les œuvres du R. P. Sertillanges, son accent persuasif, sa dialectique convaincante en font le guide le plus humain et le plus lumineux.

• **Ton corps et ton cœur.** Fidélité conjugale, par le Dr R. Biot. Collection « La Veilleuse », 1 broch., Chronique Sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon.

C'est une petite brochure de 15 pages qui se vend 1 franc, la première d'une collection destinée aux armées. Ces brochures très courtes, rédigées en style simple et direct, traiteront de tous les problèmes qui se posent à la conscience

du soldat. Elles s'adresseront à lui comme un ami à son ami.

Pour traiter ce premier problème, on a fait appel à la compétence « du médecin et du père de famille ». On sait avec quelle autorité, quel esprit scientifique et chrétien le Dr Biot aborde les sujets de ses travaux. En ces quelques pages il dit en une claire concision tout ce qu'il faut dire aux hommes brusquement séparés de leurs femmes.

Les aumôniers militaires, les prêtres-soldats, les militants d'Action catholique, les officiers soucieux du moral de leurs hommes trouveront dans cette collection l'outil parfait d'un apostolat facile et intelligent. Nous la leur recommandons vivement.

● **Le mystère de Lyon et de Notre-Dame.** Jeu scénique en trois tableaux, par Joseph Folliet et Jean Fallaix. 1 vol., Chronique Sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon, 15 fr.

On sait avec quelle abondance, ennuyeuse et plate, coulait autrefois la littérature de patronage. Depuis Ghéon, nous avons vu grandir une belle renaissance des *Mystères*, *Chœurs parlés* et *Jeux scéniques*. Celui de Joseph Folliet et Jean Fallaix s'égale aux meilleurs. Au don de poésie s'accorde harmonieusement le don de science, ce qui fait que ce livre peut être aussi bien médité que joué. Œuvre à la fois très simple et très ample, qui résume en trois tableaux, lumineux et vivants, l'histoire des relations mystiques de Lyon avec Notre-Dame. Souhaitons-lui dans la France entière la plus large diffusion, cette histoire n'est-elle pas, avec des variantes locales, celle de la plupart de nos cités françaises ?

● **Saint Vincent Ferrier**, par Henri Ghéon. Collection « Les grands cœurs », 1 vol., Flammarion, Paris.

La vie de saint Vincent Ferrier était un sujet prédestiné pour Henri Ghéon. Un fond de tableau tragique : le schisme, les scandales de la chrétienté divisée, rongée par le scepticisme et le cancer des vices, la guerre de Cent ans — et sur

ce ciel de flamme se profilent les processions de flagellants, la foule pâlissant de peur à l'annonce du jugement, et la grandiose figure du Prêcheur, maître du verbe et faiseur de miracles. A peindre ces scènes d'apocalypse, Henri Ghéon a mis tout son talent d'écrivain et toute sa ferveur de croyant. Mais ce n'est pas le pittoresque qui l'attire avant tout : l'âme, le cœur de son saint ont fait le principal objet de son étude ; il a mis précisément au centre du livre ce délicat chapitre sur l'apostolat familier de l'apôtre : *les Fioretti de Frère Vincent*. Et que de réflexions profondes, que de pensées fortes jaillissent au tournant de ces pages : « Notre temps est pareil au sien. Le corps des peuples a la fièvre... On voit monter l'orage ; on n'y croit pas. Partout la mollesse, l'indifférence, l'incertitude, l'abandon. Il n'y a plus de force qu'au service de l'injustice, ou quand la justice relève la tête, elle fait appel aux injustes, les justes ne la soutiennent pas. Réclamons la sainte violence, la violence de foi, la violence d'amour d'un Vincent Ferrier sur la place, entouré de ses flagellants... » Vincent Ferrier, un saint pour notre temps. Le livre de Ghéon, un livre probe, clair et bienfaisant.

● **Dom Columba Marmion intime,** par Ph. Nyssens-Braun. 1 vol., 140 pp., Éditions Ramgal, Thuillier, Belgique, et Casterman, Paris.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les pages que Mme Ph. Nyssens-Braun écrivait ici même sur *Dom Marmion et ses amis*. Ils les retrouveront encadrées de beaucoup d'autres dans cette brochure si bien présentée par les éditeurs.

La biographie de Dom Marmion n'était plus à écrire : Dom Thibaut nous l'a dépeint à souhait dans son cadre monastique; mais, note finement le P. Braun dans la préface qu'il consacre au livre de sa sœur, sans la relation de Sœur Cécile nous ne saurions pas que saint Dominique avait une couronne de cheveux « complète, parsemée de rares fils blancs ». Et ce sont ces détails charmants, saisis dans l'intimité des relations amicales par une enfant qui fut la fille spirituelle du grand moine, qui font le prix de

ce livre. Ils achèvent de nous montrer Dom Columba au naturel. Un « naturel » fort pittoresque d'ailleurs, car l'abbé était irlandais d'origine : il faisait singulière figure dans les cadres de notre formalisme occidental, et ce fut une révélation pour l'auteur et son frère, qui durent faire un voyage en Irlande, d'y retrouver partout l'image du Père Abbé : « Même piété profonde et directe dans les églises peuplées de pauvres gens, même cordialité légèrement narquoise sur les visages, même esprit de foi dans le détail de la vie ordinaire. » C'est peut-être ce qui explique le mieux l'étonnant rayonnement de ce moine qui, étant un saint religieux, reste un homme et reste lui-même.

• **La Normandie bénédictine.** Pirates, Vikings et moines normands, par Georges Goyau. 1 vol., Plon, Paris.

Quel beau titre et quelle heureuse idée ! Si nous voulons comprendre comment fut bâtie la France et d'où lui viennent les traits les plus délicats de son âme, il nous faudra refaire ainsi l'histoire monastique de toutes nos provinces.

Cet ouvrage, dont le grand historien allait corriger les épreuves quand Dieu le ravit à la terre, ne compte malheureusement qu'un peu plus de deux cents pages. Comment y évoquer la vie, en ces traits singuliers, d'une institution si grande en tous sens ? Jumièges, Saint-Wandrille, Caen et son abbaye aux hommes, Fécamp, le Mont-Saint-Michel, foyers de culture et de sainteté, centres sans cesse détruits et reconstruits de civilisation et parfois d'administration, foyers d'art, riches en hommes de valeur, théologiens, chroniqueurs, érudits, architectes, techniciens, comment ressusciter en quelques pages tant de choses et tant de figures ? Il fallait tout le talent, la lucidité d'esprit et l'art d'un Georges Goyau pour le tenter. Mis en goût par cette sobre et nerveuse esquisse, on rêve d'un grand et beau livre, richement illustré et fouillé, qui nous rendrait vivante dans toute son ampleur cette épopée monastique.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Vie intérieure

Dom Idesbald van Houtryve, O.S.B. : *L'Esprit de Dom Marmion.* Casterman, Paris, et Abbaye du Mont-César, Louvain. — Voici la deuxième édition de ce précieux petit livre. « La vérité que nous propose Dom Marmion devient une vie », a dit Georges Goyau. Elle devient une vie parce qu'elle a d'abord été vécue « humainement » et « divinement », et c'est ce que montre avec un sens parfait des réalités mystiques Dom Idesbald von Houtryve. Nous recommandons vivement son ouvrage aux prêtres et aux religieux, à tous les laïcs soucieux de vraie vie intérieure.

Ernestine le Couturier : *Ce que dirait saint François de Sales aux jeunes filles d'aujourd'hui.* Bonne Presse, Paris, 1 vol. — L'auteur connaît bien saint François de Sales et les jeunes filles d'aujourd'hui. Elle leur offre un choix de textes, intelligemment sertis dans un bref commentaire, sur le sens de la vie, la dévotion intérieure, les dispositions du cœur, le travail personnel de la perfection. C'est un excellent petit livre.

J. Grimal, S.M. : I. *La vraie conversion du cœur.* II. *Le vrai travail du progrès.* Vitte, Lyon, 2 vol. — Le P. Grimal nous avait déjà donné « *C'est le Christ qui vit en moi* ». Ses deux nouveaux ouvrages veulent être dans le rayonnement du premier : la grâce du Sauveur est mise au centre du travail ascétique indispensable à la conversion et au progrès. L'auteur ne vise point à d'autre « originalité » que de faire partout paraître et agir le Christ dans notre propre action.

Chanoine Fr. Charrière : *Ego te absolvo.* Salvator, Mulhouse, et Casterman, Paris, 1 vol. — L'auteur, professeur de morale au grand Séminaire de Fribourg, a condensé dans ces pages les conseils que lui inspirent sa science théologique et surtout son expérience des âmes sacerdotales. Ce livre s'adresse au clergé. On en aimera le bon sens et la pondération.

Jean de Courberive : *Le Discipline personnelle.* Spes, Paris, 1 vol. — Même après le livre du P. Eymieu, celui-ci se fera lire et plaira par ses qualités d'intelligence. L'auteur excelle à créer ces « convictions lumineuses et dynamiques », qui sont la base solide

de la conduite personnelle. La tête, le cœur, l'action : sur ces trois thèmes fondamentaux on trouvera matière à des réflexions profondément utiles à la vie.

J. STEVENS, S.J. : *Sur la trace de vos pas.* Casterman, Paris, 1 vol. — Courtes méditations pour jeunes scouts. L'auteur s'adresse à l'imagination et à la sensibilité du garçon, et veut l'élever de la nature, qu'il aime, au Créateur de la nature qu'il veut aimer. Ce petit livre, bien imprimé, parlera-t-il à l'âme des scouts? — C'est à eux de répondre.

Notre-Dame

M. VLOBERG : *Notre-Dame de l'Abri.* Bloud et Gay, Paris, 1 br., 3 fr. — Ceux qui savent que la Vierge veille dans sa lumière sur tous les pas de ses enfants, ceux qui vivent loin de leurs maisons sous les *abris* de guerre, trouveront dans ces quelques pages un motif nouveau de recourir à Notre-Dame.

P. RAMBAUD : *Douce Vierge Marie.* E. Vitte, Lyon, Paris. — « Trente et une lectures doctrinales, psychologiques et pratiques » porte le sous-titre. L'auteur a mis beaucoup de piété et de lumière dans ces pages qui coulent d'abondance. « Doctrine solide, écrit le cardinal Gerlier, que des réflexions pénétrantes sur les réflexions de la vie courante adaptent si heureusement aux besoins des âmes d'aujourd'hui. »

Sœur PAUL-ÉMILE, docteur ès lettres : *Le renouveau marial dans la littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours.* Spes, Paris, 1 vol. — Ce beau sujet permet à l'auteur d'évoquer les plus belles pages de nos meilleurs écrivains catholiques, prosateurs et poètes.

Biographie

JACQUES HÉRISSAY : *Fille de France et de Pologne.* Alsatia, Paris, 1 vol. — Biographie concise et vivement écrite, de Madame Louise de France, carmélite. On devine à travers ces lignes trop rapides, le drame intérieur de cette fille de roi qui, de santé faible, envisageait sans terreur les austérités du Carmel : « J'ai mis tout au pire... Rien ne m'a effrayé. J'ai comparé l'état de princesse et l'état de carmélite; et j'ai toujours prononcé que l'état de carmélite valait mieux que celui de princesse. »

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).